

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

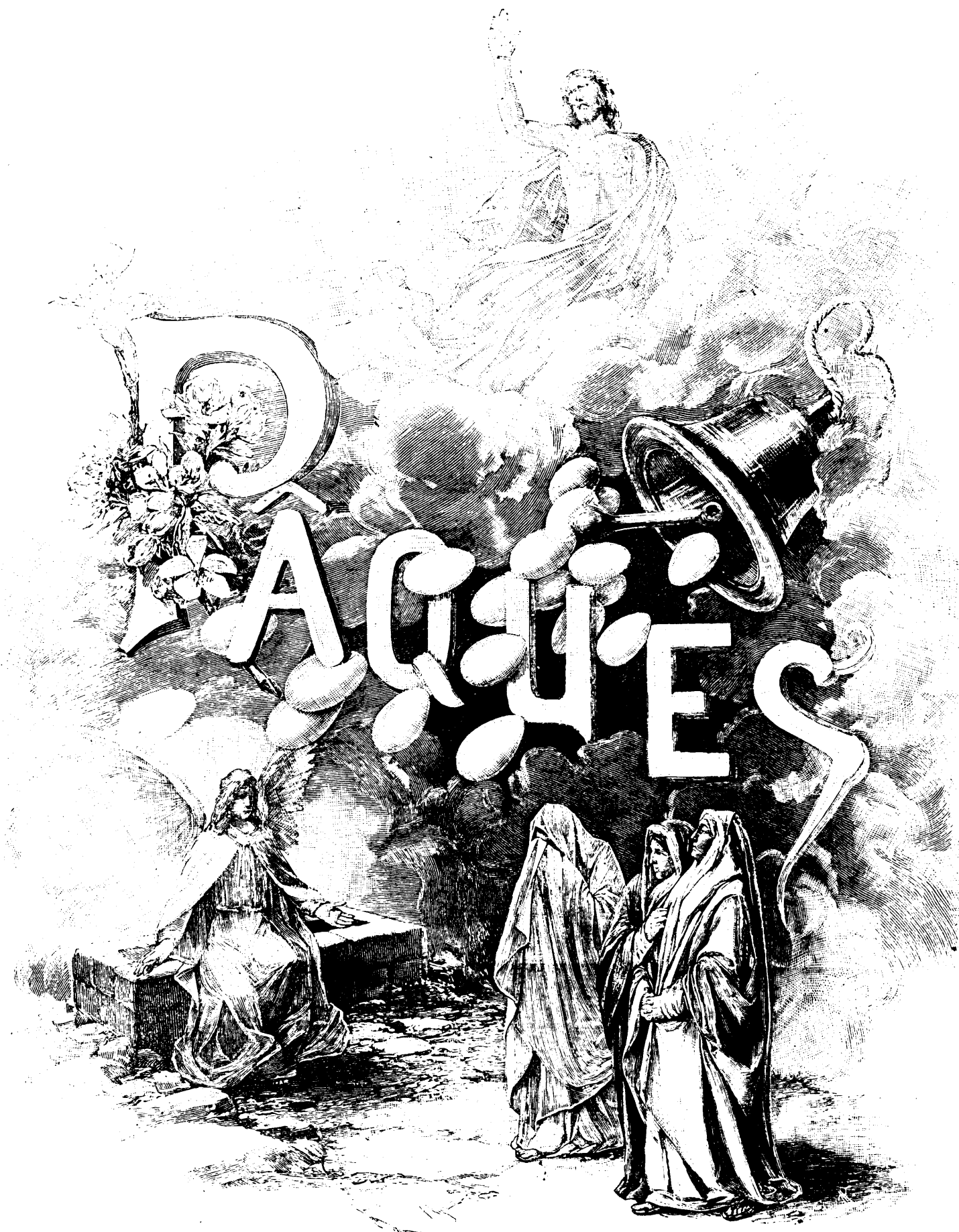
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Tendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNÉE, No 571 —SAMEDI, 13 AVRIL 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



D'après le dessin de M. Thadée

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 AVRIL 1895

## SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Châteauguay, par Benjamin Sulte. — Ce qu'il y a dans la chambre d'un garçon, par J.-N. Landry. — Poésie : Le printemps, par Louvigny. — Paques. — Mariages princier. — Une journée au quartier Latin, par A. Girard. — Carnet du *Monde Illustré*. — Poésie : Jésus ressuscité, par Albert Ferland. — La dernière nuit de Montcalm, par R. Mason. — Histoire naturelle : Les animaux mystérieux (avec gravure), par Georges Brunel. — Questions pratiques : Le mouchoir, par Dr Henri Perrussel. — Carnet de la cuisine. — Un conseil. — *In memoriam* : M. G.-B. Denault. — Réécits de voyages : par M. Droogmans. — Le coin des enfants. — Primes du mois de mars. — Variétés. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Dames. — Feuilletons : La médiation de Saint-Sulpice, par Navier de Montépin ; Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES. — Paques. — La Semaine Sainte : Le Christ en croix (double page). — Portraits : La princesse Hélène d'Orléans ; Emmanuel-Philibert de Savoie, duc d'Aoste ; Miss Anna Gould, comtesse de Castellane ; Le comte de Castellane.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs l'escompte ou la remise que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont de nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



N parle toujours des chats de Mme Morley.

Vous savez que cette excellente femme — qui, entre parenthèse, fait le désespoir des avocats et des juges — adore les chats, qu'elle en nourrit quelques douzaines et ce, au grand ennui de ses voisins, qui trouvent que cela sent mauvais et fait trop de nuisance.

De là procès et batailles légales.

Les chats de Mme Morley appartiennent-ils à la variété citadine ou rurale ? C'est ce que les procès en litige nous apprendront peut-être un jour.

Cette question est assez intéressante, car vous n'ignorez pas que le chat de cité et le chat campagnard sont aussi différents l'un de l'autre, que l'est le rat de ville, du rat des champs.

La Fontaine qui déguisait les hommes en bêtes nous a prouvé ce dernier point.

Le chat de campagne, nous dit un observateur de la gent féline, est plus grand et plus lourd que celui de la ville, et cette aug-

mentation de poids est due, paraît-il, à son alimentation, qui se compose surtout d'oiseaux qui ne vivent aux champs. La couleur de sa robe n'est pas la même, elle est généralement grise, tandis que celle de son cousin de la ville est plus noire.

Moins chasseur que lui, le campagnard a les pattes plus plates et plus douces. Ses yeux sont verts ou gris, pendant que l'autre les a plutôt jaunes ; sa queue est plus petite et moins garnie, bref, il est plus dur à la fatigue mais moins élégant, grâce à son genre de vie.

\*\*\* A en croire la plus grande partie de nos journaux, les assassins sont fous, et on ne devrait plus les condamner à mort.

Shortis, qui a tué deux hommes et demi — puis celui qui a été aux trois quarts assassiné n'est encore que guéri à demi — est évidemment privé de raison, disent ses amis et, le pire qu'il puisse lui arriver est d'être prié de finir ses jours dans un bon établissement, très proprement tenu, où il sera logé, nourri, blanchi et soigné aux frais de l'Etat, c'est-à-dire à nos frais.

Peut-être réussira-t-il à se créer cette position de fou que bien des pauvres diables sages lui envieront avec raison.

\*\*\* Que l'avocat d'un accusé fasse valoir tous les moyens légaux possibles pour sauver son client, rien de plus conforme au droit et au bon sens, mais la faveur des témoins qu'il peut trouver en sa faveur est tout au moins singulière.

Ils viennent, en effet, exposer aux jurés une foule de raisons, indiscutables à leur sens, qui prouvent que depuis longtemps le criminel donnait des signes évidents d'aliénation mentale ; que tel jour il a dit des choses incohérentes ; qu'en telle matière ; que déjà, à une telle époque donnée, il y a de cela longtemps, on voyait bien qu'il n'avait pas le cerveau solide, et que, depuis lors, il n'a cessé d'agir comme un fou.

Et les faits et les preuves s'accumulent de telle manière que, le talent de l'avocat aidant, ainsi que le témoignage des médecins, les jurés n'hésitent pas un instant à déclarer que l'accusé ne peut-être tenu responsable de ses actes.

Il est fou, c'est vrai, et il ne peut être considéré comme coupable, mais que dire des témoins qui *savaient* depuis longtemps qu'il était aliéné ?

Ces gens-là n'ont-ils pas assumé une grande responsabilité envers la société en ne prenant pas les précautions nécessaires pour empêcher l'individu de commettre un crime ?

Supposons maintenant que ce soit l'un des — comment dirai-je — l'un des assassinés qui ait tué l'assassin c'est-à-dire le même fou et qu'il vienne dire au tribunal : — J'ai tué cet individu, parce que je suis convaincu qu'il était fou et voulait me tuer. Je n'ai agi qu'à mon corps défendant.

Eh bien, franchement je crois qu'il aurait cent chances contre une d'être pendu, car je doute que les amis du fou se fassent un devoir de venir déclarer tout ce qu'ils savaient sur le compte de la victime qu'ils connaissent parfaitement, tandis que l'accusé, qu'ils n'ont jamais vu, les intéresse fort peu.

\*\*\* Chatelle est fou, dit-on, car le crime qu'il a commis est tellement horrible qu'un fou seul peut en commettre de pareil.

Un autre a tué sa sœur. Encore un fou, évidemment, puisque la pauvre victime ne lui

avait jamais donné que des preuves d'amitié.

Dubois — que l'on a pendu il y a quelques années — Dubois aussi était fou, dit-on encore souvent.

C'est cela, tous fous, pas un ne mérite la corde et tous ont droit aux plus grands égards.

« Certains philanthropes, comme l'a dit un écrivain de beaucoup d'esprit, trouvent que l'homme est déjà bien assez malheureux d'être criminel sans qu'on aille encore aggraver ses chagrins par des punitions excessives. Ils veulent que le condamné soit bien traité. »

\*\*\* On a dit que le pays qui est vraiment né pour le gouvernement constitutionnel, c'est l'Angleterre, — parce que là, si on aime à parler, on le sait aussi à l'écouter ?

Est-ce bien une preuve ? Les scènes qui se sont passées, il y a quelques années à la Chambre des Communes, à Londres, tendraient à démontrer qu'on sait aussi très bien s'y battre à coups de poing, mais voici une anecdote, que je cueille dans un livre, vieux de cinquante ans, qui prouvent que les Anglais, comme les autres mortels, sont souvent à la discrétion des orateurs habiles.

Lord Edgeworth se vantait de savoir tous les ressorts des succès populaires, et de pouvoir en les ressorts de l'effet qu'il lui plaisait de produire sur la foule. — Il mena un jour, un Français de ses amis, à une assemblée, demanda la parole et dit à son ami : « Voici les effets les plus faciles à obtenir, la moquerie, l'indignation, l'enthousiasme : — je vais exciter les deux premiers contre moi et le troisième pour moi. » En effet, il commença par bégayer, et le troisième rit à en perdre haleine ; — puis il parla de la tolérance pour l'Eglise catholique et les papistes, et la colère de l'assemblée alla si loin qu'on l'interrompit par des invectives. — Quelques instants avant celui où on allait lui jeter les banes à la tête, il fit l'éloge de la marine anglaise, et dit qu'elle n'avait pas de rivale dans le monde ; — on voulut le porter en triomphe.

Les hommes sont les mêmes partout.

## CHATEAUGUAY

V



VOYONS ce que dit le *Témoin Oculaire* :

Le 29 du mois passé, vers dix heures du matin, une avant-garde de l'ennemi vint à portée de mousquet de l'abatis.

Cette lettre est datée du 3 novembre ; alors le 29 serait en octobre, mais il y a là un chiffon ren-

versé : il faut lire 26. Le lieutenant-colonel Coffe, qui a traduit ce document, s'est embrouillé dans les dates, et il adopte le 25 septembre au lieu du 26 octobre.

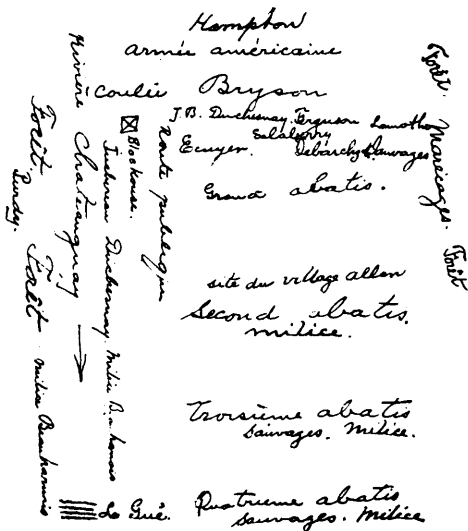
Le lieutenant Guy, des Voltigeurs, qui était en front avec une vingtaine de ses hommes, fut contraint de reculer après avoir échangé quelques coups de fusil, et fut soutenu par le lieutenant Johnson, du même corps, qui commandait à l'arrière des travailleurs, qui se virent dans la nécessité de traiter et ne se remirent pas à l'ouvrage de tout le jour.

Dès que le lieutenant-colonel de Salaberry eut entendu le feu, il partit du front de la première ligne et prit avec lui trois compagnies du capitaine Ferguson, du régiment canadien, qu'il déploya à la droite et à l'avant de l'abatis ; celle du capitaine J.-B. Duchesnay, à qui il ordonna d'occuper la gauche, en s'étendant en même temps du côté de la rivière ;

et celle du capitaine Juchereau Duchesnay qui, avec environ cinquante ou soixante miliciens de Beauharnois, fut placée derrière, en potence, à la gauche de l'abatis, de manière à pouvoir prendre l'ennemi en flanc, s'il avançait contre la milice de Beauharnois, sur la rive droite de la rivière. J'oubliais de dire qu'il y avait, environ une vingtaine de Sauvages avec les hommes de la compagnie du capitaine Ferguson sur la droite. Le lieutenant-colonel se plaça au centre de la ligne de front. Il voyait alors devant lui un ennemi avec lequel il s'était deux fois efforcé d'en venir aux prises depuis le commencement de cette campagne ; l'occasion tant désirée se présentait, et l'événement a montré comment il a su en profiter. Entre l'abatis et la première ligne étaient placées la compagnie de Voltigeurs du capitaine Ecuver et la compagnie légère du capitaine Debartzch, du 5e bataillon de la milice incorporée, ayant leurs piquets de flanc sur la droite. Un gros corps de Sauvages, sous le capitaine Lamothé, était répandu dans le bois, à la droite du capitaine Debartzch.

Le capitaine Joseph-Maurice La Mothe avait choisi vingt deux Sauvages, avec lesquels il se plaça à l'extrême droite de la première ligne de Salaberry et empêcha les dragons américains de passer. Cent cinquante autres Sauvages occupaient les troisième et quatrième lignes, comme réserve, et ne furent point engagés.

Voici à quoi se résument ces dispositions :



Nous savons d'autres sources que Ferguson et les deux Duchesnay étaient des militaires éprouvés par plusieurs années de service actif dans l'armée anglaise. A Châteauguay, ils se distinguèrent tous les trois.

Lécuyer et Debartzch manquaient d'expérience, mais ils montrèrent ce jour-là qu'ils étaient remplis d'initiative.

Le lieutenant-colonel Macdonell, de l'infanterie légère de Glengary, se transporta, avec une partie de sa brigade légère, de la 3e et 4e lignes (abatis) à la 1ère et la 2e. Tous ces mouvements se firent avec une grande rapidité.

Ce colonel George McDonell était arrivé la veille et on lui avait confié une partie de la garde du gué ainsi que la quatrième rangée des abatis. Il se portait en deuxième ligne pour remplir les vides créés par la marche en avant de Ferguson, Debartzch, Lécuyer et les deux Duchesnay, qui venaient de se placer au front de la bataille, sur le rebord de la coulée et sur la grève de la rivière.

Du lieu où il se tenait, Salaberry n'avait qu'à aller à un arpent sur son côté gauche pour faire entendre sa voix jusqu'à la rivière. Il ne savait pas encore que le colonel Purdy, avec quinze cents Américains, avait traversé la rivière le soir précédent et tâchait de se frayer un chemin dans les bois pour surprendre le gué, où veillait le capitaine Philippe Panet, du 1er bataillon de la milice incorporée. Toute son attention se concentrait sur Hampton et il se demandait si ce général avait pu amener du canon jusqu'à la coulée. Six pièces étaient restées dans la route encombrée de

corps d'arbres, mais il en avait traînée quatre avec lui.

Telle était la situation, à dix heures du matin, le 26 octobre. On sait comment la bataille fut conduite des deux côtés.

*Benjamin Sulte*

CE QU'IL Y A DANS MA CHAMBRE DE GARÇON



LAIRAIT-il aux amables lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de jeter un coup d'œil dans ma chambre, et mes charmantes lectrices me pardonneraient-elles de les faire entrer dans une chambre de garçon ? S'il en est ainsi, vous êtes les bienvenus, entrez.

La première chose qui frappe vos regards, en entrant, est une variété de tableaux, croquis, chromos, etc., car je suis quelque peu amateur de dessin.

Et d'abord, passons au premier, *La fiancée*. C'est une composition bien simple, mais touchante dans sa simplicité. Une pauvre jeune fille, une glaneuse, assise dans une brouette où sont entassées quelques gerbes d'épis qu'elle vient de ramasser après le départ des moissonneuses, contemple avec émotion et tendresse le gage que vient de lui laisser l'ami de son cœur. Qu'il est charmant, le langage qu'il lui tient, cet anneau, muet pour tout autre. Il lui dit que bientôt, demain peut-être, elle ne sera plus seule pour recueillir les épis dorés. Il lui promet encore une moisson plus belle de baisers retentissants, de bonnes paroles que l'on comprend sans qu'elles soient prononcées. Il lui promet un soutien pour la vie, un chez soi à elle, un printemps éternel, un printemps d'amour et de bonheur.

*Faithful and True*. Ce n'est qu'une enfant ; quatorze ans peut-être, et déjà, la tristesse est empreinte sur son visage gracieux. Une larme perle à la paupière. Entre ses mains elle tient la tête de son fidèle lévrier à qui elle semble conter ses peines. Si jeune, a-t-elle donc éprouvé les désenchantements de la vie et sait-elle déjà que le chien est son plus fidèle ami ? Si elle ne le sait pas encore, trop tôt, hélas ! elle le saura ! Passons et laissons l'innocence rêver en paix.

Je vous fais grâce, lecteurs, et à vous aussi, charmantes lectrices, de la description des autres tableaux qui, tout en ayant sur moi un charme particulier, vû mes habitudes et mes goûts un peu variés, pourraient fort bien vous ennuyer. Ce sont des scènes de chasse, de pêche, même des régiments de soldats s'entretenant sur le champ de bataille, sans savoir pourquoi. On leur a dit peut-être : "La patrie est en danger et compte sur vous." Aux autres on a dit : "Vaincre ou mourir," et tous, enflammés d'une même ardeur, excités par l'odeur de la poudre, volent à la mort comme on va pour un bal où pour une partie de plaisir.

Lecteurs, découvrez-vous. Une boucle de crêpe flotte à ce cadre... et sous les traits à la fois sévères et doux de cette personne chère, vous voyez celle qui m'a donné le jour. Que de fois, à l'heure du danger et de la tentation son regard perçant, ce regard de mère qui voit au fond du cœur de son enfant, est venu me rappeler les saintes maximes apprises sur ses genoux et m'encourager dans la voie droite.

Le portrait d'une mère, c'est comme son âme, il reste lorsque la terre a reçu la dépouille sacrée.

Sur une petite table vous voyez, entre quelques photographies, un petit cadran, ce compagnon de tous les jours qui sonne les heures de la récréation aussi bien que celles du travail. Encore un ami de l'homme ; et celui-là m'a rendu plus d'un service en me sonnant chaque matin son affreux carillon dans les oreilles. Aussi, comme tout bon ami, il a été parfois assez mal mené. J'avais tort, cependant.

La table que vous voyez devant ma fenêtre me sert aussi de bureau et de bien d'autres choses. Mais ne regardez pas dessous. Allons c'est déjà fait et je vois quelques unes de mes charmantes visiteuses me regarder avec étonnement pendant qu'un large sourire de satisfaction épanouit la figure de mes visiteurs. Et cependant, qu'y a-t-il ? Quelques bouteilles de bière qui font aussitôt revenir le sérieux, car elles sont vides, les pauvres malheureuses. Elles aussi semblent souffrir de la dureté du temps, mais que voulez-vous ? *En carême*... Cependant malgré leur pauvreté et la mienne, j'en prends un soin tout paternel (?) car encore aujourd'hui, elles me rappellent des jours plus gais. Et cette grosse recluse dans les flancs de laquelle coula jadis le champagne divin, oh ! celle-là a son histoire à elle seule. Je vous en reparlerai peut-être quelque'un de ces jours si vous daignez venir encore voir ce qu'il y a de nouveau dans ma chambre de garçon.

*J. Hebdauy*

LE PRINTEMPS

C'est enfin le printemps qui vient voir la nature.

Sa voix a fait sortir la terre du tombeau ;  
Son souffle a ranimé la frêle créature  
Que l'hiver sans pitié cachait sous son manteau.  
L'hirondelle bientôt viendra dans nos contrées  
Et l'herbe avant longtemps va couvrir le chemin ;  
Une lune plus claire égaye nos soirées,  
Un soleil plus brillant nous sourit, le matin.  
Au couchant du vallon qui borne la prairie  
Ensemble nous irons tous festoyer, demain.  
Nous nous amuserons : c'est là la sucrerie.  
Et la neige s'en va, l'hiver n'est plus mauvais ;  
Nous ne te craignons plus, ô cruelle froidure,  
Nous dansons maintenant... les amis, soyons gais !

C'est enfin le printemps qui vient voir la nature.

LOUVIGNY.

PAQUES

(Voir gravure)

Autrefois, lorsque le Carême s'observait dans toute sa rigueur, les œufs étaient défendus sur les tables chrétiennes, aussi avec quel plaisir les retrouvait-on après quarante jours d'absence. Pour célébrer leur retour, les ménagères les paraient de toutes les couleurs et en sortant de la grand-messe, le jour de Pâques, on les faisait chercher aux enfants sous les fleurs et les buissons des jardins. C'était une joie de voir ces troupes rieuses se disperser de tous côtés pour trouver ces œufs multicolores d'autant plus tentants qu'on en avait presque oublié le goût.

Que les temps sont changés !

La vraie mesure du mérite du cœur, c'est la capacité d'aimer.—Mme de SÉVIGNÉ.

## MARIAGES PRINCIERS

## LE MARIAGE DU DUC D'AOSTE AVEC LA PRINCESSE HÉLÈNE D'ORLÉANS



Emmanuel-Philibert de Savoie, duc d'Aoste

C'est à Chantilly, France, que le duc d'Aoste, neveu du roi d'Italie, a chanté officiellement à la comtesse de Paris la main de la princesse Hélène, sa fille. Le duc d'Aumale avait, ce jour-là, de nombreux invités, et c'est devant une réunion d'élite, dans le grand salon du château, que cette cérémonie intime des fiançailles s'est accomplie.

La princesse Hélène, une blonde au regard très doux, aux traits d'une pureté de seconde exquise, est dans sa vingt-cinquième année ; elle le sait, est la reine Amélie de Portugal.

Le prince Emmanuel-Philibert de Savoie duc d'Aoste, est né en 1869 : il a donc deux ans de plus que sa fiancée. C'est un jeune homme à la taille élancée, aux traits virils, au caractère expansif, très populaire dans toute l'Italie.

Cette union est un lien de plus entre la famille d'Orléans et les Bonaparte. La situation de famille de la future duchesse d'Aoste à l'égard du prince Victor-Napoléon devient, en effet, exactement la même que celle de sa sœur la reine de Portugal.



La princesse Hélène d'Orléans

## LE MARIAGE CASTELLANE-GOULD

La série des unions entre l'aristocratie française et le grand monde américain se continue brillamment par le mariage, célébré ces jours derniers à New-York, du comte Boniface de Castellane et de Miss Anna Gould, l'une des filles du riche Américain, décédé.

La cérémonie du mariage avait attiré dans la maison de M. Gould, frère de la mariée, l'élite de la société new-yorkaise. Le duc de M. Gould avait été transformé du haut en bas en une serre immense, par une profusion de fleurs de toutes les espèces du monde. Le *Leslie Weekly* a noté que pour les guirlandes et pendentifs qui couraient le long des murs, encadraient les portes et les fenêtres, et faisaient des plafonds autant de dais fleuris et parfumés, on avait employé deux mille guirlandes de smilax et deux mille cinq cents d'orchidées d'épine-vinette, sans compter les voitures et des rangs d'orchidées. Aux Etats-Unis tout s'évalue par chiffres, chiffres appréciables, on le voit. Le mariage a été célébré non pas à l'église, mais dans un des salons, dit le salon Mauresque, dont la décoration orientale disparaissait entièrement sous les arrangements de fleurs et les panneaux tendus de pourpre à ornement vieil or. L'archevêque catholique, Mgr Corrigan, est venu en personne donner la bénédiction nuptiale. Miss Gould, qui appartenait à la religion protestante, s'était, en effet, convertie depuis peu au catholicisme.

La famille du comte de Castellane était représentée par le marquis et la marquise et par le comte Jean, son frère. Les demoiselles d'honneur de la mariée étaient Miss Hélène Gould, sa sœur, Miss Béatrice Richardson, Miss Cameron et Miss Montgomery, ses amies. Les deux jeunes fils de George Gould, en costume de satin blanc, culotte courte, veste et jabot de dentelle, remplissaient les fonctions de pages.

mois de vacances. Quelle joie, quels chateaux bonjours ! On dirait qu'ils ne se sont pas vus depuis des années. Déjà en assistant à ces démonstrations de cordiale amitié, le jeune homme, qui se sent gagné par l'émotion, semble participer au bonheur commun. . . .

\* \* \*

La première semaine s'écoule rapidement. Non-seulement il faut remplir les formalités de l'inscription à l'École, mais il faut aussi lier connaissance avec ses voisins de pension et diriger ses pas à travers la grande ville. Il n'est peut être pas très aisé de se reconnaître dans ce dédale de rues, et j'en connais qui, plus d'une fois, ont dû faire appel aux services d'un automédon ou plutôt, pour employer l'expression vulgaire, qui ont dû héler un fiacre pour regagner le logis. Mais, de ce côté, si l'étudiant se heurte à certaines difficultés, combien plus facilement va-t-il pouvoir lier connaissance avec ses camarades, nouer des relations, se créer des amis qui ne le quitteront qu'à la fin des études pour garder à jamais le souvenir inoubliable du temps heureux passé dans ce quartier Latin.

Avec la plus grande bienveillance, les vieux renseignent les jeunes sur tout ce que, dans leur inexpérience et leur curiosité de provinciaux, ils ont besoin de connaître.

Désormais, ils n'auront plus à compter sur une mère attentive et soigneuse pour veiller aux besoins de leur ménage de garçon. Ils seront tout seuls et maîtres, et à eux seuls incombe la charge de régler toutes affaires avec leurs fournisseurs.

## UNE JOURNÉE AU QUARTIER LATIN



PARIS ! quelle émotion vient saisir le cœur de tout jeune homme lorsque pour la première fois il pose le pied sur son macadam. Il quitta ses parents pour venir faire dans la grande ville ses études de droit ou de médecine, et, l'âme inquiète, il envisage un horizon aux limites infinies ; avec ses rues innombrables, ses superbes monuments, Paris lui apparaît une ville qu'il ne connaît pas. Le tumulte indescriptible qu'il contemple lui laisse entendre qu'il n'a plus à compter sur la froide quiétude des villes de province, que ce contact d'agitation va le tenir, l'œil et l'esprit plus éveillés, en un mot qu'une vie nouvelle va commencer, qu'il devra laisser ses anciennes habitudes pour se faire aux exigences d'un milieu nouveau.

Malgré les ennuis que l'on rencontre les premiers jours dans un centre aussi populeux, l'étudiant va bien promptement s'orienter. Il se fait conduire dans ce quartier latin dont il a si souvent entendu parler. Il gagne le boulevard Saint-Michel et choisit une pension où il devra payer, pour la chambre et la nourriture, environ vingt-quatre piastres par mois. Le soir de son arrivée, il fait une courte apparition sur le boulevard et s'il ne connaît personne, il se contente de regarder les allées et venues de milliers de jeunes gens, qui, d'un air joyeux, montent, descendent et ne s'arrêtent que pour serrer la main d'un ancien qu'ils retrouvent avec plaisir après une séparation de trois



Miss A. Gould, comtesse de Castellane



Le comte de Castellane

du tailleur à la blanchisseuse. Ils devront administrer leur budget au mieux de leurs intérêts, faire garder à la recette et à la dépense l'équilibre le plus stable pour ne pas faire trop souvent appel à des ressources extraordinaires que la bourse paternelle ne consent à fournir qu'en les accompagnant de longues notes d'un aigre doux très prononcé.

Laissez-moi vous faire une courte description de la vie d'un étudiant en droit. Par ce cas particulier, vous saisirez facilement en perspective l'existence de l'ensemble.

Chaque jour, il se rend à la Place du Panthéon, puis entre dans la cour de l'Ecole de droit, qui donne accès dans toutes les salles de cours ou de conférences. Seul, l'ancien amphithéâtre a son entrée par la rue Soufflot. C'est là que des milliers d'étudiants viennent quotidiennement entendre les éminents professeurs qu'ils ont choisis. En effet, les cours, pour la plupart, sont faits en double, et l'étudiant peut s'inscrire pour les leçons du maître qu'il préfère ou, plus exactement, du maître le plus en vogue. Si la fréquentation des cours dépend du professeur, la nature de l'enseignement cependant joue un rôle encore plus grand, et certains professeurs ne peuvent attribuer les vides qui se produisent sur les banquettes des salles qu'au peu d'intérêt pratique des matières de leur enseignement. Par exemple, le cours de droit romain (1ère année) sera loin d'amener une affluence aussi nombreuse que le cours de droit criminel. Le premier semble fait pour les futurs professeurs ou pour ceux qui ont le feu sacré de l'étude du droit elle-même. Le second, au contraire, vous lance en pleine vie de chaque jour et vous fait acquérir des connaissances d'une utilité de tous les instants. Il faut bien l'avouer aussi, le jeune étudiant qui a déjà vu se dérouler des procès criminels avec toutes leurs manifestations solennelles, rêve de pénétrer dans l'arène pour cueillir des lauriers. Il se voit sous la robe, haranguant un juge qu'il veut convaincre, plaidant la cause d'un chenu devant des juges qu'il saura tenir éveiller, et surtout excitant l'admiration d'un auditoire nombreux, avide de goûter une plaidoirie bien tournée, bien débitée.

Pendant les neuf mois de l'année scolaire, de novembre à fin juillet, l'étudiant a en moyenne quatre heures de cours par jour. Il prend des notes qu'il co-ordonne ensuite dans sa chambre et qui, enfin de compte, fournissent de vrais volumes.

L'étudiant, en dehors de ses études, ne manque pas d'avoir sous la main tous les avantages qui lui permettront de ne pas perdre l'instruction qu'il a acquise au collège. Inscrit à la Faculté des lettres ou des sciences, suivant ses goûts, il peut assister aux nombreuses conférences qui se font à la Sorbonne. Mais déjà s'éveille en lui le sentiment qu'il sera peut-être appelé un jour à jouer un rôle dans la société. Dans cette vaste démocratie dont toutes les portes ne s'ouvrent plus devant la richesse ou des titres de noblesse, mais qui au contraire apprécie les hommes d'après leur degré d'intelligence et de science, il peut aspirer à jouer un rôle politique. Aussi voyez-vous ceux dont l'ambition s'éveille se réunir au café. Ils lisent les journaux, les revues, discutent les arguments et les opinions et s'habituent à l'usage de la parole. C'est l'occasion pour eux de peser les idées des écrivains des différents partis, sans vouloir toutefois se faire des opinions définitives, ils acquièrent des notions qui leur permettront, à l'âge mûr, de se tenir prêts pour le combat. Avec des armes mieux aiguës, ils pourront prendre part aux discussions sur des questions d'intérêt général et leurs chances de succès seront d'autant plus

grandes qu'ils auront beaucoup vu, beaucoup retenu.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement sur des questions politiques que roulent les discussions. Les sciences, les arts, la littérature, le commerce, etc., ont bien leurs Forums et ces discussions entre jeunes gens de vingt ans, n'ayant encore que quelques poils au menton, sont parfois fort intéressantes. C'est un plaisir de les entendre dans un langage et avec un accent qui trahit souvent leur pays d'origine, développer, discuter avec toute l'ardeur de la jeunesse les questions les plus sérieuses. Ils savent d'ailleurs garder, quelle que soit la nationalité des adversaires, quelle que soit l'aigreur du débat, la plus cordiale amitié et les dissensions qui tout à l'heure semblaient faire des combattants, des ennemis mortels, vont se noyer dans le fond d'un verre de bière, ne laissant d'autre souvenir que celui d'une chaude journée.

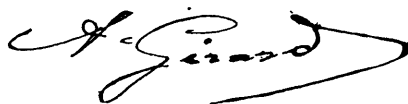
Ces réunions, sans oublier celles de conférences spéciales où avocats et procureurs en herbe se démènent avec la plus fiévreuse énergie sont des passe-temps des plus attrayants, car si elles sont agréables, elles sont aussi d'un intérêt dont on ne saurait nier l'importance. C'est le *miscuit utile dulci*, du poète.

Les étudiants quittent très rarement le Quartier Latin, et c'est toujours en très petit nombre qu'on les rencontre sur la rive droite de la Seine, le fleuve vient baigner le bas du boulevard Saint-Michel. Il offre en quelque sorte une barrière infranchissable et l'on éprouve autant d'hésitation à le passer qu'un habitant de Montréal peut en avoir lorsqu'il s'agit d'aller à pied à Lachine. Les théâtres, opéra, opéra comique, le Français ont de temps à autre l'honneur de leur visite, mais ce ne sont en réalité que des échappées de collégien. Rien pour eux n'égale le jardin du Luxembourg, avec ses grandes allées, ses fleurs, et sa verdure, dans la belle saison.

Paris, mais c'est le boulevard Saint-Michel et les rues adjacentes. D'ailleurs, ici, l'étudiant à ses coudées franches, il est chez lui et veut vivre en maître sans souffrir d'observations, d'où qu'elles viennent. C'est là qu'il puise son instruction, c'est là qu'il goûte ses plaisirs, c'est là qu'il se sent heureux de vivre.

Riches et pauvres, jeunes et vieux, fraternisent au gré de leurs désirs, tout en tenant compte des ressources du porte-monnaie et, à leurs moments, tous savent chanter avec Béranger :

Les gueux, les gueux,  
Sont des gens heureux  
Qui s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux.



### CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le parlement britannique aura six cents ans d'existence au mois de novembre prochain. C'est, en effet, en novembre 1295 que le premier parlement représentatif s'est réuni en Angleterre sous Edouard I.

\* \*

Une dépêche annonce que l'escadre française de Madagascar, aidée des troupes de terre, s'est emparé de Marovay, de Lispica et de Mababo, sur le fleuve Betsiboka. Le commandant des troupes ennemies a été tué durant le combat, et les Français continuant leur marche victorieuse, se sont emparés de Fort Dauphin.

\* \*

Le *World* de New-York, annonce la visite prochaine aux

Etats-Unis du Rév. P. Raus, supérieur général des Rédemptoristes.

Le Père Raus, est tenu par le Saint-Père en grande estime. C'est la première fois que le supérieur général de l'ordre des Rédemptoristes vient faire en personne l'inspection des maisons de son obédience dans l'Amérique du Nord.

\* \*

De graves contestations s'élèvent en ce moment entre la France et l'Angleterre, à propos de l'Egypte. La réponse du ministère français à lord Grey qui, dans un discours récent avait tenu au parlement anglais un langage offensant pour la France, a été très noble et très digne, et les journaux anglais eux-mêmes avouent que les puissances de l'Europe sympathisent avec la France dans cette circonstance difficile et délicate.

\* \*

On annonce la mort de sœur Marguerite Devins, de la congrégation des Sœurs Grises. Sœur Devins est morte à l'âge de soixante et huit ans. Elle était en religion depuis quarante-sept ans. C'était la sœur de feu Richard Devins, pharmacien. Cette religieuse fut l'une des premières institutrices de l'asile des Aveugles rue Sainte-Catherine, où elle a organisé un corps de musique composé de jeunes aveugles. Les funérailles ont eu lieu le 3 courant, au matin à 8 heures à la chapelle du couvent des Sœurs Grises.

\* \*

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que les dernières traces de l'incendie sont disparues dans l'atelier, maintenant ré-ouvert, de MM. Laprés et Lavergne. Comme à quelque chose malheur est bon, M. Laprés a profité du temps des réparations pour faire à New-York un voyage au cours duquel il a visité les ateliers de photographie les plus importants de cette grande ville. Il s'est également procuré les instruments les plus modernes et les plus perfectionnés et tout fait prévoir que le bel établissement de MM. Laprés et Lavergne, à Montréal, va recevoir du public un encouragement bien mérité.

### PRIMES DU MOIS DE MARS

#### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MARS, qui a eu lieu samedi, le 6 courant, a donné le résultat suivant :

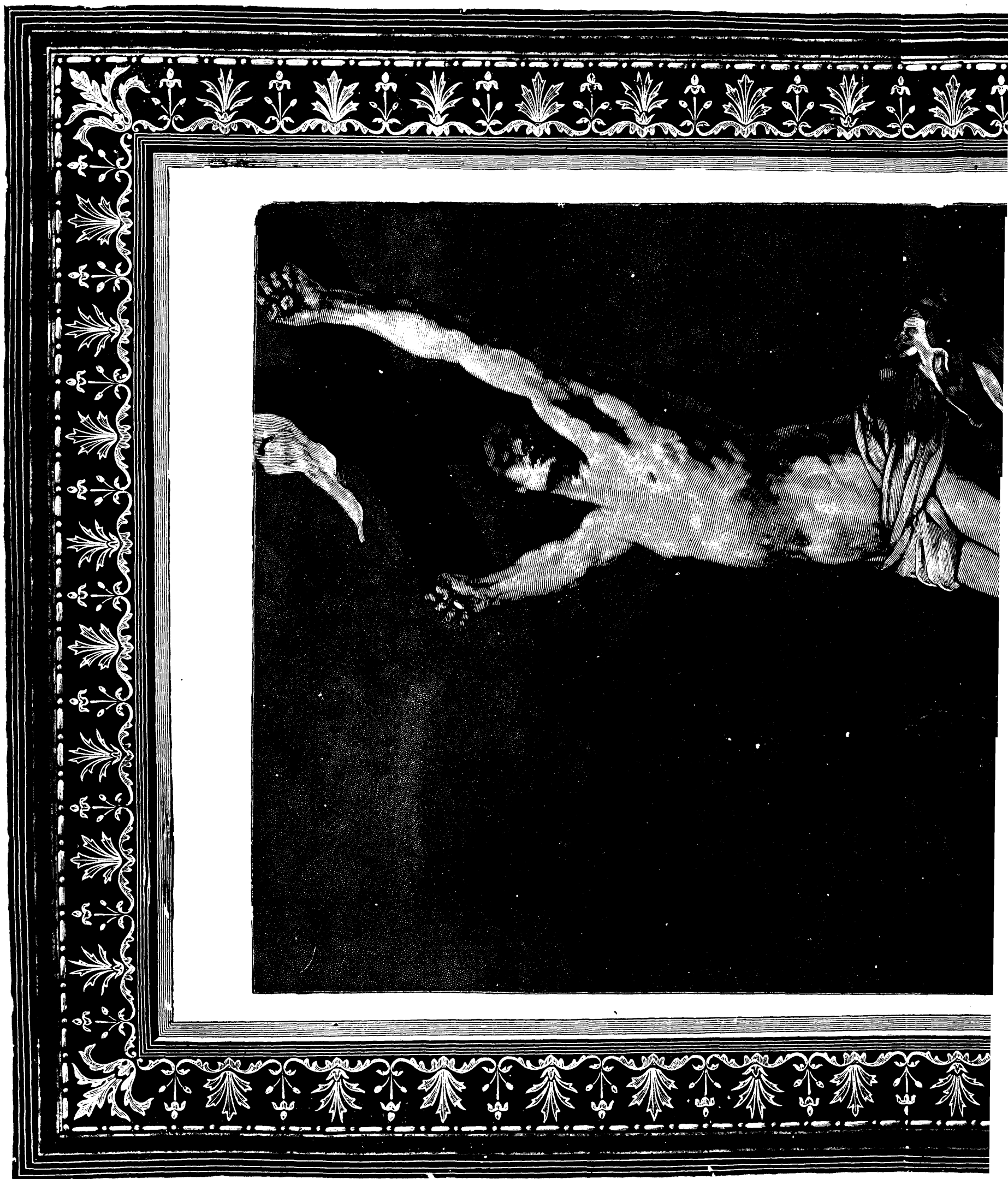
1 <sup>er</sup> PRIX	No 19,325	...	\$50.00
2 <sup>e</sup>	No 27,152	...	25 00
3 <sup>e</sup>	No 18,243	...	15 00
4 <sup>e</sup>	No 9,450	...	10 00
5 <sup>e</sup>	No 151	...	5 00
6 <sup>e</sup>	No 39,243	...	4 00
7 <sup>e</sup>	No 27	...	3 00
8 <sup>e</sup>	No 17,341	...	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

317	7,219	16 117	23 518	31,228	38 290
433	8,210	17,421	24,150	31,793	39,152
685	9,130	18 310	25,294	32 112	39 418
1,437	10,112	18 569	25 759	32 495	40 114
1 605	10,214	19 152	26 418	32,729	40 518
2,474	10,821	20,081	27,138	33 211	41,117
2 742	11,406	20,169	27,833	33 245	42,429
3,119	11 549	20 340	28 457	33,695	43 510
4 240	12 325	21,169	28 939	34 405	44 323
4,328	12 723	21 390	29,751	35 242	45 109
4 756	13,210	21 729	30 118	35 728	46 325
5 218	13,364	22 310	30 249	36 427	47,453
6,353	14 548	22 481	30 821	36,843	48,910
6 490	14 877	23,159	31 145	37 142	49,199
7,120	15 608				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MARS, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.





LE CHRIST EN CROIX, d'après PRUDHON.

(Gravure de M. BARBANT.)

Passant, voici ton Dieu, ton Sauveur et ton Maître  
Sa mort est ton ouvrage et devient ton appui ;  
Par cet excès d'amour, il faut au moins connaître,  
Que s'il est mort pour toi, tu dois vivre pour lui.

P. CORNEILLE.



## JÉSUS RESSUSCITÉ

DÉDIÉ AU R. P. MOTHON, CONFÉRENCIER A NOTRE-DAME

L'ange de Jéhoval, plus prompt que la lumière,  
Des célestes hauteurs est descendu soudain ;  
Du tombeau de Jésus il écarte la pierre,  
Où l'on mit vainement le sceau du Sanhédrin.

*Alleluia !* le Christ glorieux ressuscite !  
Au Golgotha tout tremble, et, l'esprit confondu,  
Comme frappé de mort, l'impuissant satellite  
Tombe dans la poussière interdit, éperdu.

*Alleluia !* le Christ fait selon ses paroles !  
En vain, Saducéen, tu crus ô Salomé,  
Se taisait pour toujours l'Auteur des paraboles,  
Et que Jérusalem n'entendrait plus sa voix.

*Alleluia !* le Christ triomphant règne encore !  
Magdeleine, Marie, et vous ô Salomé,  
Hâtez-vous de quitter Bethanie à l'aurore,  
Car le Vainqueur par vous doit être proclamé.

*Albert Gerland*

## LA DERNIÈRE NUIT DE MONTCLAM

**D**EPUIS quelques heures déjà, la nuit au firmament silencieux allume ses étoiles. Tout dort dans un silence majestueux, tout repose dans le mystère du calme que n'ose troubler la plus faible brise.

Dans la ville, habitants et soldats se livrent au sommeil, et là bas, à l'entrée de rade, au pied de Beauport et sous l'Isle d'Orléans, dorment aussi les vaisseaux anglais, ensevelis dans l'ombre. Partout un silence de mort que vient seul rompre l'appel monotone des sentinelles.

Ville et port, tout dort et repose. Seul sous sa tente, Montcalm veille. Le héros est en proie à une inquiétude immense. Chêne insoucieux de la cognée, il a vu tomber autour de lui ses rameaux les plus vigoureux et il sent que le tronc va bientôt faiblir. Il est là, grave et pensif, le front chargé de pensées sombres, la tête inclinée sur sa poitrine. De sinistres pressentiments agitent cette âme d'acier, et le doute s'est emparé du soldat.

\* \*

Ce calme solennel, ce silence de la nature qui dort sans qu'une voix ne bruisse dans l'obscurité pâle, bleu soleil inusité, a quelque chose de mystérieux et de grand, quelque chose d'indéfinissable qui trouble son âme et jette l'effroi dans son cœur. Est-ce le calme qui suit l'orage ou bien le silence qui précède la tempête !

Anxiété mortelle ! doute affreux !

Les Anglais sont là, à une portée de canon, retranchés derrière leur ombre et leur force, tandis que nos troupes trompées sont affaiblies et décimées.

— Dieu des armées, s'écrie Montcalm, comment se terminera le drame dont nous sommes aujourd'hui les acteurs ? Devrons-nous vaincre ou périrons-nous ?

À cette parole, un nuage assombrit le visage du héros et Montcalm se laisse aller à une profonde méditation.

Tout à coup, dans les vapeurs incertaines de la nuit, ainsi qu'une ombre vacillante, il voit descendre du ciel une longue forme blanche enveloppée d'un long manteau.

Un voile léger cache à demi ses traits doux et mélancoliques.

L'apparition s'approche du héros. Dans son

regard, vient mourir le reflet fugitif d'une étoile, son visage est couvert d'une pâleur livide et respire une immense tristesse. Un ruisseau de sang coule de son cœur et rougit le sol.

\* \*

Sans sortir de sa torpeur, Montcalm fixe les yeux sur ce fantôme, comme pour l'interroger.

C'était l'ange de la patrie, l'ange adoré de la Nouvelle-France qui veille sur nos villes et nos campagnes, qui protège nos murs et nos forts ; c'était l'ange qui inspire les héros, l'ange des combats et des armées qui éveille dans les cœurs l'amour sacré du devoir et de la patrie.

Sa tête est ceinte d'un nimbe pâle ; d'une main il tient une épée rompue ; de l'autre, un rameau de cyprès.

Montcalm comprit ce symbole lugubre et un éclair passa sur son front.

— Demain, pensa-t-il, je serai martyr de la cause que je défends. N'importe, je mourrai content si je ferme les yeux sur le triomphe de mon drapeau.

L'ange devina cette pensée. Il jeta sur Montcalm un regard plein de tristesse, et son visage trahit un trouble indicible.

— Comment, s'écria le héros, devons-nous tous périr ? et le règne de la France doit-il s'ensevelir dans notre cercueil ?

L'ange pleurait. Il était là, immobile et muet. Un torrent de larmes inondait son visage, pur comme le visage d'un enfant, doux et charmant comme celui d'une jeune fille.

Il s'approcha du général et de la main lui indiqua une partie du firmament ; Montcalm suivit ce geste silencieux.

\* \*

Au-dessus de sa tête, le ciel arrondissait sa voûte pure et sereine où brillaient des légions d'étoiles.

Tout à coup, l'une d'elles se détacha du fond d'azur où elle semblait clouée, et alla se perdre à l'horizon, laissant derrière elle une longue traînée lumineuse et semant dans l'espace une pluie de feu.

Il sembla que le ciel se fut affaissé sur le général. Et l'ange eut un geste de désespoir. Ses mains laissèrent tomber l'arme rompue et ses yeux mornes s'attachèrent sur le héros.

— Je comprends, dit Montcalm, tout est perdu ! Ainsi devait finir la gloire de Montcalm ! Ainsi s'évanouissaient les plus chères espérances du soldat !... Adieu, rêves déçus ! adieu, repos et bonheur d'une nation fière et déjà grandissante ! adieu, triomphe de la cause sainte de mon Dieu !... Et toi, belle France ; brillant soleil de mes amours, ainsi que cet astre, tu tombes du firmament glorieux où t'a placée l'héroïsme de tes enfants, où j'ai rêvé de t'affermir par cette épée. Oh ! que ton infortune m'est cruelle ! Que j'aurais voulu de mon sang assurer ton triomphe !... Je meurs loin de toi, France ; mais c'est pour toi que je meurs. Ah ! reçois du moins le dernier soupir du plus aimant de tes fils et soutiens son courage jusqu'à la dernière heure.

\* \*

À ce moment, de gros nuages planaient au-dessus de Québec et l'enveloppèrent de leur aile immense. La nuit était devenue sombre et noire. Aucun feu ne brillait plus au ciel pesant, comme si la chute du météore eut effrayé les étoiles et causé leur fuite.

Image de Montcalm dont la mort ne manquera pas d'entraîner la perte de la colonie entière.

Le héros demeura longtemps dans le silence, plongé dans une morne rêverie. Et, cependant, la nuit se hâtait dans l'espace sombre.

Quand Montcalm revint à la réalité, une

brise légère soufflait de l'est, refoulant à l'autre horizon les nuages tardifs. Déjà les étoiles tremblotantes s'effaçaient au ciel, et l'aube allait dissiper la nuit.

Le malade qu'un pénible cauchemar oppresse, lutte contre l'obsession ; il secoue son sommeil et cherche ensuite à ressaisir la trame de son rêve ; ainsi Montcalm cherchait à débrouiller le fil de ses pensées quand il vit dans les brumes du matin, ainsi que s'enfuient nos espérances et nos rêves, l'ange messager prendre son vol vers les cieux.

\* \*

Mais une immense clameur a retenti : un rugissement terrible s'élève et fait trembler la ville. Les clairons sonnent, les tambours battent. Québec est sur pieds et des quatre vents du ciel un cri de rage et de douleur se fait entendre :

— Trahison ! trahison ! les Anglais !

Oui, ils sont-là, les Anglais, rangés en ordre sur les plaines d'Abraham, cachés derrière les mamelons et les retranchements. Ils couvrent le plateau, vaste étendue qui oscille et frissonne comme une onde qu'émeut la tempête.

Alors Montcalm se souvient : l'ange... l'épée rompue... l'étoile tombée...

C'en est fait : ceux que la force n'a pu dompter, la trahison va les vaincre.

Hélas !

Vergo, dont le nom seul amène la honte à mon front, l'infâme Vergo nous a vendus pour quelque piastres. Commis à la garde du fort, le traître maudit a laissé l'ennemi toucher la falaise au Foulon, livrant ainsi pour une poignée d'or le fruit de deux siècles de labeurs, un peuple de héros et toute une colonie sur laquelle la France fondait les plus belles espérances.

France !... Ah ! je m'arrête et je pleure !... Mais quels sanglots, quel océan de larmes pourrait effacer le souvenir de ce jour néfaste ?

Une lutte terrible s'engagea sur les Plaines, lutte où Montcalm perdit la vie, où s'ensevelirent dans une défaite glorieuse les héros de la plus noble épopée.

Plus d'un siècle s'est écoulé, et quand je foule ce terrain funèbre, il me semble que j'entends encore frémir les cendres du vaillant Montcalm et de ces preux d'une autre époque. Alors avec respect je me recueille en moi-même et de mon âme s'échappe un tribut d'hommage au vaincu.

R. MASSON.

## HISTOIRE NATURELLE

## LES ANIMAUX MYSTÉRIEUX



QUAND on prend de la légende, on n'en saurait trop prendre ; une de plus ou de moins, cela coûte si peu aux prophètes qui les fabriquent.

Malheureusement, ces fables tombent sur un terrain propice et l'homme, aimant par nature le mystérieux, est toujours

apte à croire des contes qui sont à dormir debout.

Le Zée a de tout temps appartenu à la légende : chez les anciens Grecs, il était consacré au dieu des dieux, Jupiter, d'où Zeus, Zée.

Plus tard, selon d'autres, saint Christophe portant Jésus enfant cueillit un poisson dans la rivière et le donna au futur créateur de la religion chrétienne pour l'amuser ! D'autres

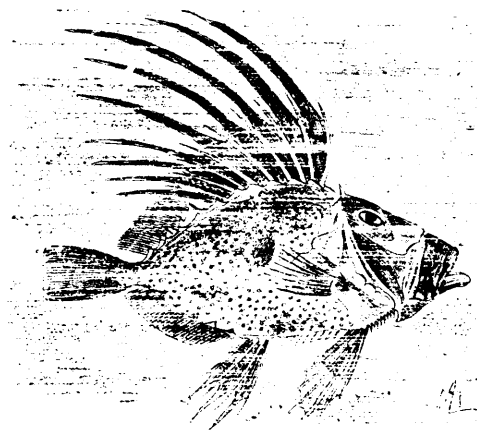
croient que c'est plus tard que, sur l'ordre du même Jésus, saint Pierre tira de l'eau un poisson qui avait attrapé *au vol* la pièce de monnaie due au collecteur des taxes de Ponce-Pilate ; enfin, il n'est pas jusqu'à saint Martin qui ne soit emprunté pour baptiser le Zée, sous prétexte qu'on le pêche aux environs de la fête de ce saint !

Il faut avouer, en tout cas, que les saints Christophe et Pierre avaient de furieux doigts pour avoir laissé une aussi remarquable tache indélébile, qui s'est transmise de génération en génération jusqu'à notre siècle sceptique.

Le pauvre animal qui nous occupe ne se doute vraisemblablement pas que sa tache a fait verser bien de l'encre, et parce qu'elle soit due à une intervention quasi divine. *Diri.*

Quittons donc la fable et rentrons dans le domaine de la science, la seule vérité qu'il y ait ici-bas.

De l'ordre des acanthoptérygiens scombroïdes (du grec : *acantha*, épine ; *ptérugion*, nageoires ; *secobros*, maquereau ; *éidos* forme), le Zée est un poisson de forme ovale, ayant le corps comprimé, la queue courte, et l'épine dorsale garnie d'épines accompagnées de membrane et d'une série de petites épines qui sont réparties sur les faces dorsales et anales, de chaque côté des nageoires supérieures et inférieures.



LE ZÉE

La bouche est protractile ; elle est garnie de dents fines et faibles. L'œil est grand et terminé par deux taches qui semblent des larmes séchées,—la douleur, sans doute, d'avoir été enlevé du sein des flots par de si célèbres saints.

Il y a plusieurs espèces : la principale, le *Zeus faber* de Linné (Zée forgeron), est connue en France sous le nom de *Dorée*. Pourquoi, me direz-vous, Zée forgeron ? Parce que suivez-moi bien, on prétend trouver dans son squelette des os ou des épines qui rappellent (oh ! combien de loin !) la forme des principaux outils du forgeron... ouf !

Ce *Dorée* a une plus grosse tête que ses congénères ; sa bouche est aussi très large et son corps recouvert d'écaillés très petites, mi-parties gris d'argent, mi-parties jaunâtres, qui dans l'eau scintillent comme des paillettes d'or. Au moins, voilà un surnom mérité. Ses flancs portent la fameuse tache ronde et noire, entourée d'un cercle gris, souvent assez clair. On le trouve sur toute les côtes de France, principalement dans la Méditerranée ; il est vorace, et préfère, la haute mer.

En Angleterre, sa chair succulente est un mets recherché ; en France, on lui tient rigueur de sa laideur indéniable et nos tables lui sont inconnues.—Tant mieux pour lui !

Dans les eaux tranquilles et douces de la partie méridionale de l'Asie, se tient le *Zée rusé*. S'il croit au danger, il s'arrête, son museau, j'allais dire son nez, s'allonge et se transforme en un cornet de forme cylindrique, qui, sans doute, lui permet d'entendre (au figuré)

ou de pressentir les dangers de l'onde amère. Cet appendice lui sert encore à lancer un filet d'eau sur les insectes qui viennent se poser sur les feuilles des plantes marines, de façon à paralyser leurs ailes ou, par la force du jet, à les précipiter dans l'eau.

Il se distingue encore par une moins grande prodigalité de rayons dorsaux. La couleur générale est argentée, avec points noirs parsemés sur le dos. Les indigènes le pêchent et le vendent sur les marchés, et sa chair est très agréable.

GEORGES BRUNEL.

## QUESTIONS PRATIQUES

## LE MOUCHOIR

Si bizarre que cela soit, ce modeste petit morceau d'étoffe appartient au domaine de l'hygiène par bien des côtés que nous allons passer en revue.

Tout le monde le connaît ; c'est un hôte de chaque instant, un compagnon de jour et de nuit, qui est fait en tissu de coton, de toile ou même de soie, et qui sert à recevoir le produit des sécrétions qui ont lieu dans les cavités nasales.

Les meilleurs mouchoirs sont ceux de toile fine, peu encombrants dans la poche, et d'un tissu qui n'irrite pas les narines. Il serait très difficile de se passer de mouchoir. Rappelez-vous, ce qui a certainement dû vous arriver, combien vous avez été malheureux lorsque, étant hors de chez vous, vous vous êtes aperçu de la perte ou de l'oubli de votre mouchoir ; et cela dégénère en véritable calamité si vous êtes atteint d'un de ces enchevêtrements si désagréables et qui constituent une des petites vexations de notre triste existence. Dans le coryza le mouchoir est indispensable et joue certainement le premier rôle, car on en use bien quatre à cinq par jour : il fait partie du traitement ; il doit être en toile très fine, afin de ne pas irriter davantage le nez, déjà échauffé par les mucosités âcres qu'il secrète. Il faut, du reste, le changer dès qu'il est mouillé ; parce que l'humeur qu'il recèle est douée de principes âcres, dont le contact amènerait ces rougeurs érysipélateuses, accompagnées d'excoérations plus ou moins vives, que l'on voit apparaître aux orifices des narines et sur les lèvres lorsque le coryza a duré un certain temps.

Il y a des personnes qui, pour se moucher, se prennent le nez le tirent en tout sens, en faisant des efforts grotesques ; or, c'est là une pratique des plus pernicieuses, d'abord parce qu'à la longue on amène la déformation et la déviation du nez. Considérez attentivement combien de personnes ont le nez dévié à droite. Cela vient de l'habitude que l'on a de se moucher de la main droite, et ensuite parce que, en faisant cet effort, on pousse brusquement une certaine quantité d'air dans l'oreille moyenne, par la trompe d'Eustache, et que l'on peut déterminer ainsi une otalgie plus ou moins douloureuse. Après certaines opérations, dans les hernies, dans les hémoptysies et les hémorragies diverses, dans les anévrysmes, il est recommandé d'être très prudent dans la manière de se moucher, de ne faire aucun effort, dans la crainte de ramener des accidents que l'on a eu souvent beaucoup de peine à enrayer.

Il faut apporter le plus grand soin à la propreté des mouchoirs que l'on promène aussi souvent sur la figure, et qui doivent passer à la lessive à chaque blanchissage. Les femmes portent des mouchoirs qui complètent leurs toilettes, tout garnis de dentelles et de broderies les plus rares et les plus riches. Ce sont là de simples détails auxquels les mondaines

attachent un grand prix, et qui, du reste, coûtent fort cher, mais qui, on le comprend, ne servent en rien à l'usage ordinaire ; ils sont simplement destinés à recevoir quelques gouttes d'un parfum plus ou moins pénétrant. Doit-on parfumer son mouchoir ? Je n'hésite pas à répondre oui, mais il faut s'entendre : si vous inondez votre mouchoir d'un flot de senteurs tellement odorantes que vous vous en incommodiez vous-même et vos voisins, ainsi que le faisait Henri III, qui, dit-on, annonçait son arrivée par les odeurs qui le devançaient, je vous dirai non, parce que vous serez souvent la cause, pour vous et ceux qui vous approchent, de migraines intolérables ; mais si vous l'imprégnez seulement de quelques gouttes d'un parfum très fin, vous n'en retirez que le bénéfice et vous vous en trouverez bien dans beaucoup de situations. Dans les courses rapides, contre le vent, en passant d'une température dans une autre, il est bon d'avoir un mouchoir devant la bouche.

Dr HENRI PERRUSSEL.

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Sauce poivrée.*—Coupez en petits morceaux une moyenne carotte, un oignon, un quart de jambon cru fumé, quelques branches de persil ; mettez au feu dans une casserole avec un petit morceau de beurre, faites revenir blond, mélangez avec quatre cuillerées de vinaigre et autant de bouillon, laissez cuire un quart d'heure, ajoutez six cuillerées à bouche, quelques grains de poivre, trois clous de girofle ; faites faire encore quelques bouillons, passez et réservez.

*Pain perdu.*—Mettez tremper pendant 10 minutes des tranches de pain dans du lait sucré et aromatisé—égouttez-les, trempez-les dans l'œuf battu, faites frire.— On le fait avec des desserts de brioches, baba, biscuit — Au lieu de lait on peut faire tremper les pièces dans une crème préparée comme pour le pouding à la crème—égoutter, tremper dans la pâte et faire frire. On peut aussi les tremper dans l'œuf et faire cuire dans du beurre,

*Roux aux oignons.*—Dans un grand nombre de sauces où il faut mettre de l'oignon, on met cuire celui-ci dans le beurre avant d'ajouter la farine. On laisse, selon le cas, l'oignon prendre couleur, ou on le retire du feu quand il est encore blanc.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

*Traitement de la coqueluche.*—Le thym commun (*thymus vulgaris*) est un remède très efficace contre la coqueluche ; non seulement cette plante à la propriété d'abréger la durée de la maladie et de modérer la violence des accès, mais elle prévient, en outre, la naissance de complications de nature inflammatoire. La toux cesse, en général, dans l'espace d'une quinzaine de jours ; au bout de deux à trois jours, les symptômes douloureux ont disparu. L'infusion se prépare comme on ferait du thé, avec 20 grammes de thym pour 150 grammes d'eau bouillante ; laissez infuser un quart d'heure. Passez, sucrez légèrement avec du sirop de tolu et donner une cuillerée à soupe six à dix fois par jour, suivant l'âge de l'enfant.

Les *Farces de Piron* font rire tout le monde, égayent tous les foyers. Pas d'intérieur sombre. Il faut rire à gorge déployée. Prix : 10c. G.-A. & W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.

## IN MEMORIAM

M. GÉDÉON-BENJAMIN DENAULT

M. G.-B. Denault, employé civil, de Salaberry de Valleyfield dans le comté de Beauharnois, est décédé en cette même ville vendredi, le 29 mars dernier.

Il était veuf, depuis bientôt six ans, de feu dame Léocadie-Caroline-Delphine Coursol.

Une longue et cruelle maladie l'a conduit à la tombe, à l'âge de soixante-quatre ans et onze mois.

Les funérailles ont eu lieu ici, lundi dernier, 1er avril, au milieu d'un immense concours de la population attristée.

A dix heures précises, la dénouille mortelle était transportée de la résidence du défunt à la cathédrale, sise tout auprès. On avait voulu la porter à bras d'hommes, les porteurs se relayant, et le convoi défilant ainsi entre deux haies d'honneur formées par les membres de la Saint-Jean Baptiste, dont M. Denault avait fait partie.

La bannière de l'association, voilée de crêpe, précédait le cortège, et la fanfare la suivait, faisant résonner l'alentour les plantifs et touchants accords funèbres.

Les porteurs étaient MM. Houle, Saint-Marcel, Lamarque, bourgeois; Dr Lussier, Sullivan, ing. civ., ex-maire de Valleyfield; Bourke, marchand de Salaberry; Papihéan, bourgeois, et Cardinal, employé-civil de Saint-Thimothée, paroisse où le défunt a vécu vingt-sept ans.

MM. J.-G.-H. Bergeron, M.P., vice-président des Communions du Canada; J.-M.-A. Denault (Jules Saint-Elme), de la presse montréalaise; Coursol Denault, beau-fils et fils du défunt, conduisaient le deuil. Marchaient ensuite MM. A. Rufange, N. Mathieu et H. Lefebvre, ses gendres; A. Denault, contre-maître, de Saint-Hyacinthe; O. Tremblay, du MONDE ILLUSTRÉ, frère et beau-frère du défunt; F. Lafleur, bourgeois; E. Lauzon, bourgeois et échevin de la ville d'Ottawa; Fred. Lafleur, comptable; L. Drouin et F. Blondin, bourgeois, de Sainte-Scholastique; D. Danis employé civil de Salaberry, tous cousins de M. Denault; H. Stanton, de l'hôtel de ville de Montréal, son neveu, suivis d'une foule d'autres parents et amis.

Sous le portique de la cathédrale, la levée du corps fut faite par M. le chanoine Racicot, primicier du chapitre de l'archidiocèse de Montréal, et cousin, par alliance, du défunt. M. Denault, chapelain, curé en retraite, et confesseur de feu M. Denault, chant le service, assisté de MM. les abbés Martel et Tremblay, comme diacre et sous diacre.

Mgr l'évêque de Valleyfield eut la condescendance de donner lui-même l'absoute, voulant honorer de cette façon les mérites d'un vieux et respecté citoyen, offrir une prime insigne aux vertus civiques et chrétiennes.

Parmi la nombreuse assistance qui se pressait dans la cathédrale, on remarquait plusieurs notabilités de la ville et du dehors, entre autres MM. Marceau, ingénieur en chef des canaux du Saint-Laurent; J.-F. Béique, surintendant du canal de Beauharnois; J.-H. Elliot, substitut du procureur général; Laplante, avocat; Boyer, N.P.; Lefebvre, M.D.; Ouimet, M.D.; Célestin Bergevin, ex-M.P.P., et plusieurs autres.

Assistaient au chœur: M. le grand-vicaire Santoire, de l'évêché de Valleyfield; M. le chanoine Lussier, V.F., curé de Beauharnois; M. Charbonneau, curé de St-Thimothée; MM. les abbés Allard, secrétaire de Mgr Emond; Lippé, de l'évêché; Martel, C.S.V., directeur du collège de Saint-Thimothée.

A l'issue de la messe funéraire, le cortège se remit en marche vers le cimetière paroissial, où l'inhumation eut lieu au son des cloches de l'angelus.

Caractère imposant du service à l'église ainsi que du défilé, concours de peuple désolé, nombreuse assistance jusque sur les bords de la fosse, manifestations variées de profonde sympathie, rien n'a manqué pour provoquer la profonde douleur qu'elle n'est pas seule à regretter le mort qu'elle pleure.

## LE CHRIST EN CROIX

(Voir gravure)

A l'exemple du Guide, Prudhon avait adopté cette tradition si rationnelle qui fait du Christ le plus beau des enfants des hommes.—Ce crucifiement est l'une des plus belles pages de son œuvre et l'un des bijoux les plus précieux du musée du Louvre à Paris.

## RÉCITS DE VOYAGES

COMMENT LES CONGOLAIS VIVENT ET COMMENT ILS MEURENT

Un explorateur belge, M. Droogmans, vient de publier à Bruxelles des notes intéressantes sur les mœurs des indigènes du Congo. En voici un passage caractéristique :

Les chefs indigènes exercent la police et ont droit de vie et de mort. Les peines sont fort rigoureuses pour les esclaves ou les noirs qui ne possèdent rien; car, en principe, toute infraction est rachetable par le paiement de prestations en nature au profit du lésé. Le meurtre, le viol, l'adultère et souvent le dol sont punis de mort. Quand l'offense est commise au marché, les peines sont aggravées.

Quant à l'organisation sociale, la tribu se divise en trois classes: les nobles ou riches, comprenant les membres de la famille des chefs, les hommes libres et les esclaves qui sont les serviteurs ou ouvriers.

L'esclavage domestique est la dernière condition de l'Africain vivant en tribus; il ne doit pas être confondu avec la traite, qui consiste dans la vente et l'achat d'un individu noir pour l'exportation. Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à toutes les réjouissances. Le travail qu'on exige de lui n'est pas fatigant; rarement il est battu, mais il est exposé à avoir la tête tranchée lors des funérailles de son maître.

Les décès donnent lieu à des pratiques étranges. Aussitôt morts, les chefs du bas Congo sont suspendus dans une hutte en tribus; il ne doit pas être confondu avec la traite, qui consiste dans la vente et l'achat d'un individu noir pour l'exportation. Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à toutes les réjouissances. Le travail qu'on exige de lui n'est pas fatigant; rarement il est battu, mais il est exposé à avoir la tête tranchée lors des funérailles de son maître.

Les décès donnent lieu à des pratiques étranges. Aussitôt morts, les chefs du bas Congo sont suspendus dans une hutte en tribus; il ne doit pas être confondu avec la traite, qui consiste dans la vente et l'achat d'un individu noir pour l'exportation. Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à toutes les réjouissances. Le travail qu'on exige de lui n'est pas fatigant; rarement il est battu, mais il est exposé à avoir la tête tranchée lors des funérailles de son maître.

Les décès donnent lieu à des pratiques étranges. Aussitôt morts, les chefs du bas Congo sont suspendus dans une hutte en tribus; il ne doit pas être confondu avec la traite, qui consiste dans la vente et l'achat d'un individu noir pour l'exportation. Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à toutes les réjouissances. Le travail qu'on exige de lui n'est pas fatigant; rarement il est battu, mais il est exposé à avoir la tête tranchée lors des funérailles de son maître.

Les décès donnent lieu à des pratiques étranges. Aussitôt morts, les chefs du bas Congo sont suspendus dans une hutte en tribus; il ne doit pas être confondu avec la traite, qui consiste dans la vente et l'achat d'un individu noir pour l'exportation. Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à toutes les réjouissances. Le travail qu'on exige de lui n'est pas fatigant; rarement il est battu, mais il est exposé à avoir la tête tranchée lors des funérailles de son maître.

Les décès donnent lieu à des pratiques étranges. Aussitôt morts, les chefs du bas Congo sont suspendus dans une hutte en tribus; il ne doit pas être confondu avec la traite, qui consiste dans la vente et l'achat d'un individu noir pour l'exportation. Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à toutes les réjouissances. Le travail qu'on exige de lui n'est pas fatigant; rarement il est battu, mais il est exposé à avoir la tête tranchée lors des funérailles de son maître.

Les décès donnent lieu à des pratiques étranges. Aussitôt morts, les chefs du bas Congo sont suspendus dans une hutte en tribus; il ne doit pas être confondu avec la traite, qui consiste dans la vente et l'achat d'un individu noir pour l'exportation. Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à toutes les réjouissances. Le travail qu'on exige de lui n'est pas fatigant; rarement il est battu, mais il est exposé à avoir la tête tranchée lors des funérailles de son maître.

Les décès donnent lieu à des pratiques étranges. Aussitôt morts, les chefs du bas Congo sont suspendus dans une hutte en tribus; il ne doit pas être confondu avec la traite, qui consiste dans la vente et l'achat d'un individu noir pour l'exportation. Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à toutes les réjouissances. Le travail qu'on exige de lui n'est pas fatigant; rarement il est battu, mais il est exposé à avoir la tête tranchée lors des funérailles de son maître.

Les décès donnent lieu à des pratiques étranges. Aussitôt morts, les chefs du bas Congo sont suspendus dans une hutte en tribus; il ne doit pas être confondu avec la traite, qui consiste dans la vente et l'achat d'un individu noir pour l'exportation. Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à toutes les réjouissances. Le travail qu'on exige de lui n'est pas fatigant; rarement il est battu, mais il est exposé à avoir la tête tranchée lors des funérailles de son maître.

## NOUVELLES A LA MAIN

Une petite question :

—Savez-vous ce que j'aime quand j'ai besoin d'argent ?

— ???

—Eh bien, j'aime mieux voir les maisons DE PRÊT que de loin !!

\* \*

Entre amis :

—Qu'as-tu donc, cher ? Tu me parais soucieux ?

—Oui, je suis inquiet, ma femme doit être malade. Voilà plus de huit jours qu'elle n'a pas eu d'attaque de nerfs.

\* \*

Maman et bébé :

—Maman, quand c'est la Saint-Robinson ?

—Il n'y a pas de saint de ce nom là.

—Pourquoi alors qu'il y a un Vendredi saint ?

## LE COIN DES ENFANTS

LÉGENDE ESPAGNOLE

Il y avait un homme pauvre, si pauvre qu'il n'avait pas de quoi vêtir le huitième enfant, si pauvre qu'il n'avait ni de quoi donner à manger aux sept autres. Un jour il sortit de sa maison, parce que le cœur lui fendait de les entendre pleurer et lui demander du pain.

Il se mit à marcher sans savoir où il allait, et, après avoir marché tout le jour, il se trouva, vers le soir, à l'entrée d'une caverne de voleurs. Le capitaine de la bande s'avança à sa rencontre et lui demanda ce qu'il voulait.

—Seigneur, répondit le pauvre homme en se jetant à genoux, je suis un malheureux qui ne fait de mal à personne; j'ai quitté ma maison pour ne pas entendre mes pauvres enfants me demander du pain, que je ne puis pas leur donner, et pour ne pas assister aux douleurs de ma femme, qui n'a pas de quoi envelopper le huitième enfant qui va naître.

Le capitaine eut pitié du pauvre homme, le fit manger, lui donna une bourse pleine d'argent et un cheval, et lui dit de l'avertir lorsque l'enfant serait né, parce qu'il voulait en être le parrain.

Notre homme reprit le chemin de sa maison; il volait plutôt qu'il ne marchait, et la joie débordait de son cœur.

L'enfant était déjà au monde lorsqu'il arriva. Il remit à sa femme l'argent qu'il apportait, retourna immédiatement à la caverne et dit au chef de la bande ce qui venait d'arriver. Celui-ci répondit que de la bande ce qui venait d'arriver. Celui-ci répondit qu'il accomplirait sa promesse.

Ainsi fit-il; il tint l'enfant sur les fonts du baptême et lui fit cadeau d'une bourse pleine d'or.

Peu de temps après, l'enfant mourut et s'en alla au ciel.

Saint Pierre, qui était à la porte, lui dit d'entrer; mais l'enfant lui répondit :

—Je n'entre pas si mon parrain n'entre pas avec moi.

—Et qui est ton parrain ? demanda le saint.

—Un capitaine de brigands, répondit l'enfant.

—Eh bien ! mon fils, reprit le saint, mon cher innocent, tu peux entrer, toi, mais non pas ton parrain.

L'enfant s'assit, fort triste, la joue appuyée sur la main, mais il n'entra pas.

La Vierge vint à passer par là, et, le voyant si affligé, lui dit :

—Pourquoi n'entres-tu pas, mon ange ?

L'enfant répondit qu'il ne voulait pas entrer si son parrain n'entrait pas, et saint-Pierre dit à la Vierge ce qu'était le parrain de l'enfant, et comme quoi c'était chose impossible qu'il entrât dans la demeure des justes.

L'enfant se mit alors à genoux, joignit ses petites mains et pleura tant, que la Vierge, qui est Mère de miséricorde, eut compassion de sa douleur. Elle s'éloigna et revint peu après avec une coupe à la main.

—Tiens ! dit-elle à l'enfant en lui remettant, va-t-en chercher ton parrain et dis-lui qu'il remplisse cette coupe de larmes de contrition, et que, s'il la rapporte pleine ainsi, il pourra entrer avec toi au ciel. Prends ces ailes d'argent et vole.

Le bandit dormait sur une roche, le fusil dans une main le poignard dans l'autre. En s'éveillant, il vit en face de lui, assis sur une touffe de lavande, un bel enfant avec des ailes d'argent qui reluisait au soleil et une coupe d'or dans sa petite main. Il se frotta les yeux, croyant rêver; mais l'enfant lui dit :

—Non, tu ne rêves pas; je suis ton filleul; je viens te chercher pour te conduire au ciel et te rendre le bonheur que tu m'as procuré en me conduisant au baptême du chrétien. Et il lui raconta ensuite tout ce qui lui était arrivé.

Le cœur du pécheur s'ouvrit alors comme une grenade et ses yeux devinrent sources de larmes. La douleur qu'il ressentit de ses fautes fut si aiguë et le regret de les avoir commises si vif et si profond, qu'ils lui traversèrent la poitrine comme deux poignards et il mourut.

Alors l'enfant, qui avait recueilli ses larmes dans la coupe d'or, s'envola, avec la coupe et l'âme de son parrain, au ciel, où ils entrèrent tous deux; car Dieu veut, non la perte, mais le salut de l'homme, et il l'accorde avec le pardon dont nous avons tous besoin; mais le Seigneur veut qu'on lui demande humblement ce pardon, et non pas qu'on le méprise orgueilleusement.

Un joli mot d'enfant :

—Bébé, veux-tu bien ne pas lécher le sucre !

—Maman, je ne le léche pas; je l'embrasse.

CHOSSES ET AUTRES

—La reine Victoria a actuellement la belle progéniture de soixante-quinze descendants.

—Si le soleil rendait des sons assez forts pour se faire entendre de la terre, ces sons, au lieu de nous arriver dans l'espace de huit minutes comme fait la lumière, ne nous arriveraient qu'au bout de quatorze ans.

—A vingt-quatre pieds sous terre, à Ottawa, on vient de trouver les restes d'un loup marin avec des coquillages, etc. Les géologues prétendent que ces restes furent déposés là quand toute cette partie du continent n'était qu'une vaste mer.

—La Salsepareille d'Ayer est le seul purificateur du sang, réunissant les qualités nécessaires à un remède de famille parfait. Le fait que la Salsepareille d'Ayer a été le seul remède du genre admis à l'exposition de Chicago, atteste cette assertion aussi bien que les milliers de témoignages qui affirment l'efficacité de ce remède.

—Le Royal nous donne, cette semaine, une nouvelle audition de *Peck's bad boy* avec de nouvelles scènes comiques et de jolis décors. Les acteurs qui se font entendre ne manquent pas d'amuser le public car dans leur genre ils se sont attirés tous de longs éloges des critiques américains. On entend des chansons nouvelles, pétillantes de verve et d'esprit.

JEUX ET RECREATIONS

FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

Obtenir, par la décomposition de la phrase qui suit, deux mots ayant un sens absolument contraire :—BAISSE LE COFFRE.

PROBLÈME

J'ai cent employés à mon service ; je les paie tous ensemble \$1.00 par jour. Parmi mes employés, j'ai des hommes, des femmes et des enfants. Les hommes sont payés 3 centins, les femmes 2 centins et les enfants 1 centin par jour.

Combien ai-je d'hommes, de femmes et d'enfants à mon service ?

ÉNIGME

Quoique je sois en toute ligne,  
Je suis peu goûté du pêcheur ;  
Cependant par faveur insigne,  
Je peux lui donner du bonheur.  
Je suis, de la part du facteur,  
L'objet d'attentions sans nombre.  
Mais si je présente quelque ombre  
Où chercher le nom de l'auteur,  
Je sers à renseigner, j'expose,  
Je suis de mainte utilité :  
Sitôt qu'il se fait quelque chose,  
Je le dévoile avec clarté.  
Si grâce à ce que j'envoie  
Je peux éviter un malheur,  
Recevez-moi donc avec joie,  
C'est mon vœu le plus cher, lecteur !

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 570

Enigme.—Le mot est : Huitre.

ONT DEVINE :

Mlle Angelina Laurencelle, Ottawa ; E. Duquette, Lachine ; Mlle Aline Ouellet, F. Hainault, Mlle Léda Levasseur, Trois-Rivières ; Joseph Hamel, Ste-Foye ; Mlle N. Charbonneau, Sorel ; Rieuse Aimante, Joliette ; Ben. Dugas, Ste-Anne ; Mlle Marie-Anne Neveu, Albert Sévigny, Mlle Emma Longtin, Eugène Beauchesne, Valleyfield ; Mlle B. H. Goyette, Sainte-Thérèse ; S. J. Huot, Longueuil ; Alcide Raymond, Saint-Jean ; Mlle Eva Filiatrault, St-Henri ; J.-N. Lafrance, Chapleau ; P. Aubry, St-Jérôme ; Mme Cléophas Belisle, Mlle Céline Lamontagne, I. Bienvenu St-Hyacinthe ; Alma Michaud, Trois-Pistoles ; J. A. Renault, St-François (Beauce) ; Antoinette, Nicolet ; E. P. St-Gabriel de Brandon ; Mlle Berthe C., Beauharnois ; Thomas Massicotte, Trois-Rivières ; Nil Dubé, Fraserville ; A. L. Laporte, Mlle N. Béland, Ste-Julie de Somerset ; Mlle Emélie Séguin, Rigaud ; D. Vermette, Ste-Cunégonde ; E. Bilodeau, Arthur Moisan, Ph. Binet, Mme A. Gagnon, Mlle T. Bisson, Alph. Picard, Québec ; Samuel Poirier, Emile Allard, N. Mathieu, Mlle Schayer, Mlle E. Mongeau, G. J. V. Ducharme, Mlle Aline Laurier, W. Plante, Montréal.



Dr. H. F. Merrill.

Les Résultats Étonnant

LES HOMMES DE SCIENCE.

La Salsepareille d'AYER

MÉDECINE

Qui n'a pas d'Égale.

Témoignage d'un Médecin bien connu.

“La Salsepareille d'Ayer est sans égale comme dépuratif du sang, et l'on ne saurait trop la louer. J'en ai étudié les effets dans les cas chroniques où aucun autre traitement n'avait réussi et j'ai été étonné de ses résultats. Nulle autre médecine pour le sang que j'aie jamais essayée, et je les ai toutes essayées, n'a une action aussi complète et n'effectue de cures aussi permanentes que la Salsepareille d'Ayer.”—Dr. H. F. MERRILL, Augusta, Me.

La Salsepareille d'Ayer

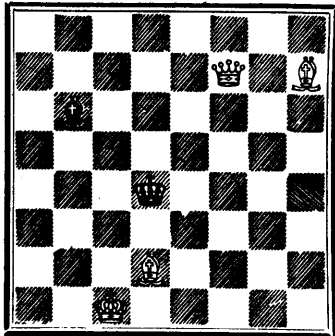
Seule Admise à l'Exposition Colombienne.  
Les Pilules d'Ayer pour les Intestinaux.

LES ECHECS

PROBLEME No 176

Composé par M. J. Hawkins

Noirs.—2 pièces



Blancs.—4 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DE L'ÉNIGME No 10

Blancs	Noirs
1 F 6 R	1 R 8 F
2 F 3 T R	2 T 8 C
3 F 4 C R	3 T 8 T
4 F 2 R, échec	4 R 8 C
5 C 4 F R	5 R 7 F
6 C 3 T, échec et mat.	

**ST-NICOLAS**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

LE SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 1866, Ste-Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS Tél. Bell 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les quinze jours à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

OPERA FRANÇAIS

Le Théâtre est Fermé durant la

SEMAINE - SAINTE

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir :  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les CRUAGES DIFFICILES,  
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,  
Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.



**PATENTS**  
TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.  
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.  
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



PANACEE DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poumons, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafiteau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada.

Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD

MONTRÉAL

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de *La Saison*, 25, rue de Lille, Paris.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications ; hebdomadaire. 32 pages, belles illustrations ; abonnement : \$6.40 par an, 9, rue François 1er, Paris France.

# LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

## LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Parfaitement. . . .  
—Eh bien ?  
—Mais nous devons rendre au trésorier les sommes non employées à la paye.

—Rendre au trésorier ! plus souvent ! Des nèflés ! il s'en ferait mourir, cet homme !! Non. . . non. . . Nous partageons tous les deux, vous et moi, les reliquats. . . Nos petits bénéfécés. . . et ça nous facilite l'existence. . . Qu'est-ce que ça peut fichier aux autres ? à qui que ça fait du tort ? Vous n'êtes pas beaucoup plus calé que moi, mon cap'taine, et six ou sept francs de supplément tous les jours, ça met de la graisse dans le *rata* qui sans ça serait trop maigre. . . .

—Les petits bénéfécés, faut pas cracher dessus ! D'où je conclus, cap'taine de mon cœur, qu'il faut tordre le cou aux scrupules et empocher la monnaie. . . .

—Mais si une réclamation se produisait. . . fit observer Gilbert soucieux.

—Elle ne s'est pas encore produite, la réclamation.

—Non. . . mais tant va la cruche à l'eau. . . .

—J'aime mieux qu'elle aille au vin, la cruche ! interrompit fort irrévérencieusement le sergent Duplat. Voyons, continua-t-il, est-ce que ce serait le *trac* qui vous empêcherait d'accepter aujourd'hui ce que, depuis huit jours, vous ne refusez pas ? Le *trac*, c'est un gêneur qu'il faut envoyer dinguer, monsieur Gilbert Rollin. Sans me vanter, bibi n'est pas si *griolle* que vous le croyez et sait combiner ses plans et arranger ses affaires. Nos comptes seront toujours bien balancés, je vous en fiche mon billet et le caissier en chef de la garde nationale aura besoin d'une paire de lunettes d'un bigrement fort calibre pour qu'il voie clair dans le ratissage ! Il a d'ailleurs beaucoup trop de chiens à fouetter, cet homme, pour avoir le temps de vérifier toutes les écritures qui s'entassent sur son bureau. Soyez paisible. Ça passera comme une lettre à la poste, et j'espère bien que dans quelques jours nous aurons à toucher chacun beaucoup mieux que les quatre sous que nous allons piper ce soir !. . . .

### XI

Gilbert eut encore une hésitation.

—Mais, dit-il en désignant du bout de sa plume un des noms tracés sur l'état, voici un homme qui a droit à sa solde et qu'il n'a pas été payé. . . .

Le sergent Duplat se pencha sur le papier et lut :

—Paul Rivat. . . . Eh bien ? ajouta-t-il quoi, Paul Rivat.

—N'était-il point à l'exercice ?

—Non, cap'taine.

—Ça m'étonne. . . . Rivat est l'homme le plus exact de la compagnie.

—Dis pas le contraire, mais aujourd'hui il se donnait le genre d'attendre sa femme au chemin de fer de l'État, sa légitime, son crampon, arrivant de province où elle était allée passer quelques jours chez sa maman. . . . Naturellement il ne pouvait pas être à la fois à la gare et à l'exercice.

—S'il réclame ?

—Ah ! zut, alors !. . . . Je me charge de lui répondre, à ce pierrot-là ! D'ailleurs même son épouse doit avoir rapporté un joli bas de laine bien garni de chez la maman, et puis Rivat, malgré le chômage, fait encore assez souvent des heures de travail chez son patron. Bref, il rentre dans la catégorie des citoyens qui peuvent servir la patrie à l'œil. . . . sans compter que n'ayant pas répondu à l'appel il avait perdu le droit de toucher. . . . Ça suffit. . . . point d'inquiétude à avoir. . . . je m'arrangerai.

Le misérable drôle tira quelques pièces de monnaie du sac qu'il tenait à la main.

—Tenez, cap'taine, poursuivit-il, ramassez votre *fude*. . . . voilà sept francs cinquante.

Il alligna sur la table sept pièces de vingt sous, une de cinquante centimes, et continua :

—En frères, le partage ! La voilà, la vraie fraternité ! la voilà ! Il ne s'agit pas de crever de faim quand on peut faire autrement ! ça

serait trop bête ! Là-dessus, donnez-moi mes paperasses, et bonsoir Je me cavale. . . .

—Mais n'oubliez pas que vous avez à aller chercher demain des fusils à l'hôtel des Invalides ?

—J'ai commandé huit hommes de corvée pour sept heures précises du matin.

—Bien. . . . Vous ferez porter ces armes à la mairie.

—Entendu.

—Y a-t-il des nouvelles ?

—Paraîtrait que les Prussiens avancent. . . . Ils vont nous rendre la vie dure, ces gueux-là !! Faisons des économies. . . . Bonne nuit, cap'taine. . . . Tâchez de rêver que nous héritons d'un fort sac. . . .

Et Servais Duplat, après avoir enfoncé dans la poche de sa vareuse le sac de toile contenant sa part de la honteuse rapine, prit les papiers que lui tendait Gilbert et sortit.

Pendant quelques secondes le mari d'Henriette resta pensif, les regards attachés sur l'argent que le fourrier avait aligné devant lui.

—Ainsi murmura-t-il tout à coup d'un air sombre, les yeux farouches, ainsi j'en suis réduit à voler de misérables sommes pour manger !! J'en suis réduit à me réjouir de la canaillerie d'un gredin de bas étage, et à partager avec lui sans rougir le fruit de ses détournements ! Et cela quand il serait si facile à d'autres de m'épargner, en venant à notre aide, l'infamie de recourir à de tels expédients !! Ah ! comte Emmanuel d'Areynes, si tu pouvais mourir !!

Gilbert s'exaltait.

—Oui poursuivit-il presque à haute voix, les poings crispés oui, meurs donc, égoïste et inutile vieillard ! A quoi es-tu bon sur la terre ? meurs donc !! Meurs donc et laisse à ceux qui peuvent en jouir l'argent que tu entasses là-bas au château de Fenestranges !! Ça vaudra mieux que de me forcer à voler des sous dans la caisse de ma compagnie !!

Il ajouta, avec un éclat de rire nerveux qui faisait mal à entendre :

—Voler !. . . . voler sept francs cinquante, moi qui rêve des millions ! Et pas moyen de faire autrement. . . . Le pain manque et la faim commande ! Servais Duplat a raison, il faut vivre !. . . .

Et après avoir formulé cette conclusion cynique, le capitaine ramassa l'argent et le mit dans sa poche.

Ce n'était nullement par patriotisme et pour faire son devoir que Gilbert Rollin avait sollicité le grade dont il portait les insignes, mais pour se distraire, pour combattre, par le mouvement, les idées noires qui le hantaient.

Il voulait, en s'agitant beaucoup, en se donnant de l'importance, oublier par moment la misère qui, fatalement, devait le conduire au crime un jour ou l'autre.

Absolument dépourvu de préjugés d'ailleurs et jouissant d'une conscience obstinément muette, il ne se révoltait point contre le vol en lui-même, mais les résultats misérables de ce vol le lui faisaient trouver ignoble.

Servais Duplat, qui plus d'une fois avait eu maille à partir avec la police correctionnelle, possédait une très grande influence sur Gilbert.

Ce Duplat était un bandit de la pire espèce.

Il devait son grade de fourrier dans le 57<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale à ses services militaires antérieurs, et surtout à une coterie de camarades *d'assommoirs* qui en lui donnant leurs voix n'avaient fait aucune démarche pour connaître ses antécédents judiciaires.

A l'époque fatale où commence notre récit, il en était de même presque partout. Les plus honnêtes coudoyaient inconsciemment les plus vils, et ne songeaient point à s'écarter d'eux.

Cette promiscuité, pour beaucoup devait avoir de suites funestes.

En descendant l'escalier de la maison de Gilbert, Duplat se croisa, sur le carré du second étage, avec le vicaire de Saint-Ambroise.

La vue d'un prêtre ne manquait jamais de mettre en fureur l'immonde coquin.

Il lui fut impossible de passer auprès de l'abbé d'Areynes sans l'insulter.

—Calotin ! fit-il d'une voix rauque, en serrant les poings, gagne donc tes trente sous comme un vrai *citoillien* !!! Tu ferais mieux de porter une vareuse qu'une soutane, un *dingot* qu'un bréviaire ! Sac au dos, corbeau !! sac au dos !. . . .

Raoul d'Areynes se demanda s'il allait s'arrêter pour châtier le drôle qui manquait de respect au costume dont il était revêtu.

Mais, le temps pressait.

Il dédaigna l'injure et continua son chemin sans s'arrêter.

Disons en passant qu'après le Quatre Septembre, la haine pour les ecclésiastiques commençait à prendre des proportions inquiétantes dans cette tourbe abjecte que Gambetta plus tard devait stigmatiser d'une épithète inoubliable, et qui déjà rêvait la Commune future et le massacre des otages.

Servais Duplat, dont le calme dédaigneux du jeune prêtre redoublait la rage, descendit en grommelant :

—Patience ! patience, vilain raticchon ! un jour, qui n'est pas loin on te collera au mur avec les autres oiseaux de ton espèce !

Et il disparut pour aller s'attabler chez un *mastroquet* du voisinage en compagnie des camarades dignes de lui qui l'attendaient.

Le vicaire de Saint-Ambroise s'arrêta devant la porte du logement de Gilbert et frappa doucement.

Un bruit de chaise renversée se fit entendre, puis des pas résonnèrent à l'intérieur.

Au bout d'un instant la porte s'ouvrit.

L'abbé d'Areynes et Gilbert Rollin se trouvèrent en face l'un de l'autre.

—Vous, monsieur le vicaire !... s'écria Rollin avec un étonnement visible.

—Moi-même, mon cher cousin... répondit Raoul d'Areynes... mais pourquoi cet air de surprise ?...

—Cette surprise est réelle... je m'attendais si peu... .

—A ma visite ?...

—C'est vrai.

—Elle était nécessaire et ses motifs sont graves... .

—Vous m'intriguez beaucoup... Entrez donc, monsieur l'abbé. Et Gilbert s'effaça pour laisser passer le jeune prêtre.

Celui-ci franchit le seuil de la pièce où quelques minutes auparavant se trouvait Servais Duplat le drôle qui venait de l'insulter dans l'escalier.

—Henriette n'est-elle pas ici ? demanda-t-il en jetant autour de lui un regard empreint de tristesse.

—Est-ce à elle, et à elle seule, que vous désirez parler ?

—A elle et à vous. Si le motif de ma visite est grave, très grave même, il n'a rien de mystérieux,

En entendant les paroles du vicaire dont la voix exprimait une émotion profonde, Gilbert éprouva soudainement une angoisse mêlée d'espérance.

Le souvenir du comte Emmanuel d'Areynes venait de se présenter à son esprit, évoquant la vision du vieux gentilhomme couché dans un cercueil.

D'un geste brusque il ouvrit la porte de la chambre voisine.

—Henriette dit-il en même temps c'est M. le vicaire de Saint-Ambroise qui nous fait l'honneur de venir nous voir... .

—Mon cousin ! ! s'écria joyeusement la jeune femme en quittant son travail pour accourir auprès de l'abbé.

Raoul lui tendit affectueusement la main et, en la regardant, il éprouva une douleur poignante.

C'est que, depuis sa dernière visite, la pauvre enfant était à peine reconnaissable.

Sa pâleur, ses yeux cernés, ses traits flétris, décelaient les souffrances et les privations qu'il lui fallait subir chaque jour.

Gilbert vit le regard du vicaire et la soudaine contraction de son visage lui révéla ce qui se passait dans son esprit.

—Oui, fit-il d'une voix sourde, vous avez bien raison de la trouver changée... C'est dur, la misère, pour une femme, quand elle n'en a pas l'habitude !

—Je ne me plains pas, mon ami, répliqua vivement Henriette en regardant avec tendresse ce mari qu'elle adorait quand même. La vie est difficile en ce moment, c'est vrai, mais des jours meilleurs viendront... et cela bientôt peut-être... je le crois fermement... je n'en veux pas douter... .

L'abbé d'Areynes prit la parole.

—Oui, ma cousine, dit-il, des jours meilleurs luiront pour vous, je le crois aussi... je l'espère... mais mon cœur n'en est pas moins brisé, comme le vôtre va l'être, car l'aisance ne reviendra qu'à la suite du grand malheur qui va nous atteindre... .

—Un grand malheur va nous atteindre... répéta la jeune femme troublée par cette menaçante énigme et qu'une appréhension douloureuse envahissait.

Gilbert sentait son pressentiment se changer en certitude. Ce qui ne l'empêcha pas de demander :

—Monsieur l'abbé, que voulez-vous dire ?

—Le comte Emmanuel d'Areynes... Notre oncle vénéré... .

—Eh bien ?

—Il vient d'être frappé d'une attaque de paralysie.

—Mon oncle... mon pauvre oncle... est-ce possible ?... bal-

butia Henriette chez qui cette nouvelle inattendue évoquait tout un monde d'anciens et tendres souvenirs.

Et elle éclata en sanglots.

Gilbert resta silencieux, mais une lucur de joie sauvage s'alluma dans ses prunelles.

Est-ce possible ? Est-ce possible ? répétait Henriette.

—Ce n'est, hélas ! que trop certain ! répliqua le vicaire. Raymond Schloss, le garde général de mon oncle, a quitté Fenestranges il y a trois jours pour venir, à travers mille dangers, m'annoncer la désespérante catastrophe... .

—Et pour vous chercher, sans doute ? interrompit vivement Gilbert.

—Pour me chercher en effet... .

—M. d'Areynes vous mande auprès de lui ?

—Oui, il veut me voir... .

—Et probablement fit Rollin avec amertume, il n'a pas demandé ma femme, sa nièce ?... .

Le jeune prêtre comprit tout ce qui se cachait de rage jalouse sous l'observation, naturelle en apparence, du capitaine de la garde nationale.

—Etait-il en état de le faire ? répondit-il.

—Pourquoi non, puisqu'il était en état de vous faire appeler, vous monsieur l'abbé ? s'écria Rollin.

—Je ne puis entrer en discussion avec vous à ce sujet, mon cousin, dit doucement le vicaire de Saint-Ambroise, j'ignore quelles ont été les pensées du mourant, mais je sais ce que le devoir m'impose ! ! Vous me connaissez depuis assez longtemps, ce me semble, pour avoir appris à me juger... les instérêts matériels n'existent pas pour moi, je méprise l'argent... vous ne pouvez l'ignorer, et d'ailleurs ma présence ici doit vous en donner une nouvelle preuve... Je vais partir et je suis chez vous pour vous dire : Venez avec moi à Fenestranges... vous y trouverez peut-être le pardon d'un vieillard que vous avez abreuvé de chagrins et d'amertume... Je ferai tout pour vous aider à obtenir ce pardon... vous ne pouvez douter de moi, et j'espère que vous n'en doutez pas !... .

—Je n'irai point à Fenestranges mendier pour ma femme sa part d'un héritage qui lui revient de droit ! s'écria Gilbert.

Le vicaire de Saint-Ambroise eut un soubresaut d'indignation.

—Est-ce que j'ai parlé d'héritage ? demanda-t-il d'une voix altérée. Je ne le croyais pas. J'ai parlé seulement de pardon, d'un rapprochement entre vous et mon oncle, de paix familiale, sans faire allusion aux conséquences heureuses que ce rapprochement pourrait entraîner pour vous... Dieu voudra bien, je l'espère, nous éviter à l'un et à l'autre des froissements d'intérêt si nous avons le malheur de perdre notre oncle. Gilbert Rollin, je ne suis point un héritier futur songeant au testament d'un mort. Que m'importe la fortune à venir ? La mienne, telle qu'elle est, me suffit pour venir en aide à ceux qui souffrent. Que me faut-il de plus ? Vous refusez de me suivre en Lorraine... Soit ! je n'insisterai pas, mais je me permettrai de vous faire une observation.

—Laquelle ?

—Henriette est restée, comme moi, orpheline... Notre oncle l'a élevée comme il m'a élevée... Il lui a prodigué comme à moi les témoignages de sa tendresse et de son dévouement. Je suis certain qu'elle a conservé, pour l'homme excellent qui lui a servi de père, une affection profonde et une reconnaissance éternelle... Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'à cette heure son devoir lui commande de prouver à notre oncle cette affection et cette reconnaissance, en venant recevoir, s'il en est temps encore, son dernier soupir et sa bénédiction suprême ?

## XII

Gilbert resta muet.

Henriette interrogeait anxieusement son mari du regard.

Le vicaire de Saint-Ambroise reprit :

—Je ne vais pas à Fenestranges pour mendier un héritage, Gilbert Rollin ! J'y vais parce qu'un mourant m'y appelle, et que ce mourant est le chef de notre famille, le chef honoré, respecté... et non seulement le chef, mais le père qui nous a élevés, qui nous a aimés, qui nous aime toujours... Vous vous trouvez, Henriette et vous, dans une position difficile que les événements actuels rendent plus pénible encore. Ne serait-il pas heureux pour vous que notre oncle, en voyant votre femme auprès de lui, oubliât vos erreurs et pardonnât vos fautes ?

—Mes fautes ne regardent que moi ! répliqua durement Gilbert.

—Elles regardent aussi votre famille, puisqu'elle en souffre !

—Ma femme ne me quittera pas !... .

Henriette prit timidement la parole :

—Mon ami, dit-elle d'une voix que l'émotion rendait à peine distincte, j'aime tendrement mon oncle, et je trouve que mon cousin a raison... l'affection et la reconnaissance me font un devoir de... .

Gilbert ne la laissa point achever.

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## QUATRIÈME PARTIE

### LA JOLIE DENTELLIÈRE

Mme de Vauclair put enfin pleurer, et ses joues pâles se couvrirent de larmes de bonheur. Elle tenait les mains de M. Delteil, qu'elle pressait dans les siennes; elle ne pouvait que prononcer ces mots :

— Ah ! monsieur le docteur, monsieur le docteur !

Plus calme, le général exprimait sa reconnaissance dans des termes qui prouvaient au docteur que, dans ce vieillard, il avait acquis un ami.

Quant à Rosina, elle ne se contenait plus, sa joie se traduisait par un langage incohérent dans lequel les mots français se mêlaient aux mots espagnols.

Le Dr Delteil, qui avait replacé lui-même l'appareil, dit à son élève :

— Mon ami, vous ne quitterez pas d'un instant notre malade ; vous écouterez ponctuellement les instructions que je vais vous donner verbalement et celles que je vais écrire.

Pendant quelques instants, M. Delteil parla au jeune docteur, employant des termes techniques que celui-ci seul pouvait comprendre, puis il écrivit son ordonnance.

— Monsieur le docteur, lui dit le général, vous reviendrez ?

— Oui, monsieur, aujourd'hui même, dans l'après-midi, comptez sur moi.

— Monsieur le docteur, ma voiture va vous reconduire.

Et le général accompagna M. Delteil jusque dans la rue, où il lui serra la main une fois encore.

En sortant de la pharmacie, le commissaire de police s'était rendu au poste et avait fait amener devant lui l'individu arrêté par les gardiens de la paix dans le carré Marigny.

Le prisonnier, à qui on avait dû ligoter les mains, prit devant le magistrat une attitude arrogante et commença par protester contre son arrestation.

— Si vous êtes innocent, lui dit le commissaire, vous aurez à le prouver ; pour l'instant, répondez aux questions que je vais vous adresser. Comment vous appelez-vous ?

— Il ne me plaît pas de répondre à cette question.

— Vous êtes Espagnol . . .

Don Antonio resta silencieux.

— Vous êtes Espagnol, reprit le commissaire, il est facile de le reconnaître à votre accent.

— S'il vous convient de le croire, je ne m'y oppose point.

— Où demeurez-vous ?

— En Espagne, puisque je suis Espagnol.

— Vous êtes accusé d'avoir assassiné un homme aux Champs-Élysées.

— M'accuser de ce crime est facile, mais il le serait moins de le prouver.

— Vous vous sauviez quand on vous a arrêté.

— Je marchais vite, voilà tout ; j'avais froid.

— Reconnaissez-vous ce poignard ?

— Non.

— Pourquoi l'avez-vous jeté quand les agents sont arrivés sur vous.

— C'est faux.

— C'est après vous avoir vu le jeter qu'un agent l'a aussitôt ramassé.

— L'agent s'est trompé, il ne m'a pas vu jeter ce poignard.

— Votre système est de tout nier.

— Dis-je donc, pour vous faire plaisir, dire que les agents ont raison de m'accuser ?

— Enfin, vous niez ?

— Absolument.

— Niez-vous que ce soient-là, sur votre vêtement et le poignet de votre chemise, des taches de sang ?

Don Antonio ne put s'empêcher de tressaillir.

— J'ai saigné du nez, répondit-il froidement.

— C'est bien, il est probable que vous répondrez autrement devant le juge d'instruction. Voulez-vous dire qui vous êtes et où vous demeurez ?

— J'ai déjà répondu à ces deux questions.

— Soit, je n'ai plus rien à vous demander.

— Et moi, plus rien à vous dire, répliqua le misérable d'un ton impertinent.

— Faites rentrer cet homme dans le cachot, ordonna le commissaire de police, et demain, par la première voiture envoyez-le au Dépôt.

— Permettez, monsieur, dit l'Espagnol, ne pourriez-vous pas me faire délier les mains ?

Le magistrat haussa les épaules.

— Je trouve, monsieur, qu'on ne me traite pas avec les égards qui me sont dus, ajouta fièrement don Antonio.

— Vous le prenez d'un peu haut, répondit sèchement le commissaire ; on ne doit aucun égard à un prévenu qui refuse de dire qui il est et où il demeure. D'ailleurs on n'a pas encore jugé à propos d'avoir des complaisances et d'installer des salons pour les criminels de haute marque.

Le magistrat fit un signe, et don Antonio fut vivement poussé dans le cachot.

— Voilà un gaillard qui n'en est pas à son coup d'essai, pensa le commissaire ; reste à savoir qui il est ; il a vraiment les allures d'un gentilhomme . . . devenu criminel.

#### XX.—LE DOCTEUR DELTEIL

Une chambre spéciale avait été donnée à Forestier à l'hôpital Beaujon, et, comme il en avait reçu l'ordre, un gardien de la paix était resté de planton à la porte de la chambre.

À huit heures, le commissaire de police, dont la tâche fut lourde ce jour-là, se rendit à l'hôpital. Il était accompagné de son secrétaire.

Il s'adressa à l'interne de service, que l'on avait réveillé pour donner ses soins au blessé et qui depuis ne l'avait pas quitté.

— Que pensez-vous de la blessure de cet homme ? lui demanda-t-il.

— Rien de bon.

— A-t-il repris connaissance ?

— Oui, monsieur le commissaire, mais depuis qu'il est revenu à lui il n'a prononcé que quelques mots à peine distincts ; il respire difficilement et souffre beaucoup.

— Il faut cependant que je l'interroge ; pensez-vous qu'il pourra me répondre ?

— Je le crois, s'il le veut.

— J'attends beaucoup des explications qu'il donnera.

— Vers cinq heures, il a eu un moment de délire ; si j'ai bien compris ce qu'il a dit, un complice l'aurait frappé pour ne pas avoir à lui donner un million qu'il lui avait promis.

— Pour assassiner l'autre, murmura le commissaire de police ; ceci jette une première clarté dans cette mystérieuse affaire.

— À présent, il est plus calme, mais sa figure garde une expression sombre et farouche.

Le commissaire s'approcha du lit et toucha l'épaule du blessé. Il ouvrit les yeux, et d'une voix oppressée sifflante :

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— J'ai quelques questions à vous adresser.

— Ah !

— Voulez-vous me répondre ?

— Je ne sais pas. D'abord, qui êtes-vous ?

— Je suis le commissaire de police.

Forestier ne put s'empêcher de tressaillir.

— Vous avez commis un assassinat, reprit le commissaire.

— C'est faux ; c'est moi qui ai été frappé lâchement d'un coup de poignard.

— Oui, vous avez été frappé, mais après avoir porté vous-même un coup de poignard à un passant inoffensif.

— C'est faux !

— Vos dénégations sont inutiles : il y a un témoin de votre crime ; celui-ci vous a vu bondir sur l'homme qui suivait tranquillement son chemin.

— Il s'est trompé, ce n'est pas moi.

— Mis en votre présence, dans la pharmacie où vous avez été d'abord transporté, il n'a pas hésité à vous reconnaître. Il a dit que votre victime étant à terre vous lui aviez enlevé ce qu'elle avait sur

elle. Or, on a trouvé dans vos poches le portefeuille, le porte-monnaie, la chaîne et la montre du malheureux.

Forestier resta silencieux, mais une lueur sombre s'alluma dans son regard.

—J'ai quelque raison de supposer et même de croire, continua le magistrat, que le crime n'avait pas le vol pour mobile et que si vous avez dépouillé votre victime c'était pour égarer la Justice dans ses recherches. Vous pouvez éclairer la justice, faites-le donc.

—Je n'ai rien à dire.

—Si, car vous connaissez le misérable qui vous a frappé : qui est-il, cet homme ?

Le regard de Forestier eut une expression de haine féroce, mais il garda encore le silence.

—Cet homme, dont vous ne voulez pas dire le nom, est votre complice, j'en ai la certitude, reprit le commissaire ; mais que vous parliez ou vous obstiniez à garder le silence, la clarté se fera. Tout de suite après vous avoir frappé, votre meurtrier a été arrêté. . . .

—Ah ! fit Forestier.

—Il a été arrêté, poursuivit le commissaire, et lui aussi s'obstine à garder le silence : mais il parlera, il faudra bien qu'il parle ; on saura pourquoi il a tenté de vous assassiner après vous avoir poussé vous-même à commettre un assassinat ; il refuse de dire qui il est, mais on le saura.

—Allons, vous n'avez pas de ménagements à garder ; décidez-vous donc à parler ; dites-moi qui est cet homme, cet Espagnol qui vous a lâchement frappé.

—Le misérable ! le lâche ! grommela Forestier.

Ses poings se crispèrent et il grinça des dents.

—Il vous sera tenu compte de vos aveux ; voulez-vous parler ?

—Oui.

—Cet Espagnol est-il réellement votre complice ?

—Oui.

—Il a été l'instigateur du crime que vous avez commis ?

—Oui.

—Je comprends maintenant, il voulait se débarrasser d'un complice compromettant.

—Oui, le misérable !

—L'homme que vous avez frappé était donc un ennemi de votre complice ?

—Son ennemi et son parent, m'a-t-il dit.

—Alors vous avez été l'instrument d'une abominable vengeance ?

—Oui ; mais il s'agissait aussi pour lui de rentrer en possession d'une immense fortune.

Naturellement, il vous avait promis une certaine somme pour vous décider à commettre le crime ?

—Oui, un million.

—C'était donc pour ne pas vous donner ce million et dans la crainte des révélations que vous auriez pu faire, qu'il tenait à se débarrasser de vous.

—Oui, monsieur le commissaire. Mais est-ce bien vrai qu'il a été arrêté ?

—Je vous l'ai dit ; comment saurais-je sans cela qu'il est Espagnol, ce que j'ai reconnu à son accent ?

—Ah ! je serai vengé ! prononça sourdement Forestier.

Et ses yeux brillèrent d'une joie féroce.

—Maintenant, dites-moi son nom.

—Dans les maisons de jeu qu'il fréquente il se fait appeler José Ducos ; mais son vrai nom est Antonio de Villina.

—Où a-t-il son domicile ?

—Ça, je l'ignore, je ne suis jamais allé chez lui.

—Savez-vous le nom de votre victime ?

—Non, monsieur le commissaire, don Antonio m'a caché le nom de son parent.

—Voulez-vous me faire connaître le vôtre, à présent ?

—Je ne peux pas vous le dire.

—Pourquoi ?

—Pour plusieurs raisons.

—Vous devez bien penser, pourtant, que la Justice ne tardera pas à savoir qui vous êtes.

Forestier rentra dans son mutisme.

—Eh bien ! vous ne me répondez pas ? fit le magistrat.

Il comprit que l'assassin assassiné ne parlerait plus.

Il fit lire à haute voix par son secrétaire le procès-verbal de l'interrogatoire, puis il se retira.

\* \*

Si, pour le commissaire de police, cette journée devait être très occupée, elle allait être grosse d'événements pour tous nos personnages, et le docteur Delteil, particulièrement, allait se trouver sous le coup d'émotions successives.

Le coupé du général de Vaclair l'avait ramené à Passy. Il faisait nuit encore et Mme Villarceau et Valentine dormaient. Malgré

sa grande fatigue, le docteur ne crut pas devoir se remettre au lit. Il fit allumer la lampe de son cabinet, qui avait été celui du docteur Villarceau, et pensa qu'il pouvait attendre le jour et le réveil de sa femme en examinant des papiers et en les mettant en ordre.

Il se mit à ce travail, mais au bout de vingt minutes éprouvant un invincible besoin de sommeil, il s'étendit sur le divan, la tête sur des coussins. Il dormit jusqu'à neuf heures.

Depuis un instant, Mme Villarceau et sa fille étaient entrées sans bruit dans le cabinet, et debout l'une près de l'autre, souriantes, la joie dans le regard, elles contemplaient le docteur, craignant de faire un mouvement qui aurait pu le réveiller.

Elles savaient par le domestique que M. Delteil, qui s'était couché après une heure, avait à peine eu le temps de s'endormir, quand M. le général de Vaclair était venu le chercher pour donner ses soins à un blessé, frappé par le poignard d'un assassin.

Certes, sachant que le docteur reposait, il fallait une circonstance exceptionnelle pour que les deux dames fussent entrées dans le cabinet.

La main de Mme Villarceau tenait une lettre ouverte.

Tout en se réveillant, M. Delteil vit devant lui sa femme et sa belle-mère. Aussitôt il se dressa debout.

—Mais quelle heure est-il donc ? demanda-t-il en s'étirant les bras.

—Mon ami, répondit Valentine, neuf heures viennent de sonner.

—Ah ! neuf heures. . . . Et qu'y a-t-il ? Est-ce qu'on vient me chercher ?

—Non, mon ami ; il y a que maman Villarceau vient de recevoir une lettre de Lucien.

—Quand revient-il ?

—Aujourd'hui même ; il sera ici vers quatre heures.

—Ah ! bien ; comme vous je suis heureux de son retour.

—Dans sa lettre, mon ami, il nous remercie du consentement que nous donnons à son mariage ; il nous embrasse tous : il est fou de joie, dit-il.

—Le cher enfant !

—Il y a autre chose dans sa lettre, mon cher Philippe, et, comme notre mère et moi, tu vas avoir une grande surprise.

—De quoi s'agit-il donc ?

—Tenez, docteur, dit Mme Villarceau, lui tendant le papier qu'elle avait à la main, lisez la lettre de notre cher Lucien.

M. Delteil prit la lettre, en commença la lecture et, avant de l'avoir achevée, laissa échapper une exclamation.

—Ainsi, dit-il, il prétend connaître le nom du père d'Emilienne ; oh ! il se trompe sans doute.

—Mon ami, répondit Mme Villarceau, vous connaissez assez votre fils, son esprit sérieux, pour savoir qu'il n'avancerait pas une chose aussi importante avec légèreté, sans avoir une absolue certitude. . . .

—C'est vrai, chère mère, et. . . je ne sais plus que dire.

—Ne cherchons pas inutilement à deviner, mes enfants ; Lucien sera ici dans l'après-midi : il nous donnera l'explication de cette chose que nous ne pouvons pas comprendre. En attendant et dès à présent, réjouissons-nous de la découverte imprévue de Lucien si heureuse pour Emilienne et pour nous tous.

—Vous avez raison, ma mère, approuva le docteur ; attendons l'intéressant récit que Lucien nous promet.

—Si je n'obéissais qu'à l'impulsion de mon cœur, reprit la grand-mère, je courrais chez Emilienne pour lui annoncer cette heureuse nouvelle ; mais quoique convaincue que Lucien ne s'est pas laissé abuser, qu'il a en main des preuves de ce qu'il avance, je crois devoir laisser ma protégée dans l'ignorance de ce que nous venons d'apprendre. J'attends donc l'arrivée de Lucien ; alors, mes enfants, j'irai chercher Emilienne, et c'est ici que nous lui apprendrons qu'elle n'est plus une jeune fille sans famille.

Ces paroles de Mme Villarceau furent approuvées.

—Attendons, dirent en même temps M. Delteil et Valentine.

Le docteur donna l'ordre d'atteler ; il prit une tasse de café au lait pendant qu'on attelait, puis il monta dans son coupé pour se rendre à sa clinique de la rue Tronchet, remettant après le déjeuner la visite qu'il faisait chaque jour à l'hôpital Beaujon, où il était chargé d'un des plus importants services.

Il était une heure de l'après midi quand le Dr. Delteil entra dans la salle des internes de l'hôpital.

—Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il à l'un d'eux, un de ses élèves.

—Nous avons reçu dans la nuit un homme dangereusement blessé.

—C'est grave ?

—Si grave, maître, que je ne m'explique pas comment cet homme n'est pas déjà mort.



**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

**NOUS SOMMES PRETS**

Pour la grande saison qui s'ouvre  
Notre établissement est surchargé  
des plus hautes nouveautés euro-  
péennes, que nos acheteurs ont chois-  
ies avec un soin jaloux, et rien n'a  
été épargné pour rendre la collec-  
tion unique.

Empressez-vous de venir avant que  
le grand choix soit fait.

Ordres par la malle exécutés avec  
soin et promptitude.

Visitez notre deuxième étage.

Soie et Satin

Etoffes en couleurs

Etoffes noires

Indiennes

Mousselines

**COTONNADES  
DE TOUTES SORTES**

**John Murphy & Cie**

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

**MESDAMES**

Toutes les dames élégantes  
Emploient.

**"CREME LA SIMON"**



Mme ADELINA PATTI dit :  
"Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et don-  
ne à la peau un déli-  
cieux parfum

Elle guérit en une nuit les  
Boutons Gercures Engélures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

En vente dans toutes les  
bonnes pharmacies.

Le **VIN** à  
l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR

**M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs  
de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et  
les propriétés thérapeutiques des prépa-  
rations alcooliques. — Il est précieux  
pour les personnes dont l'estomac ne  
peut pas supporter les substances gras-  
ses. Son effet, comme celui de l'**HUILE**  
de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les  
**MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,  
**"WESTERN"**

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**J. B. C. TRESTLER L.C.D.**

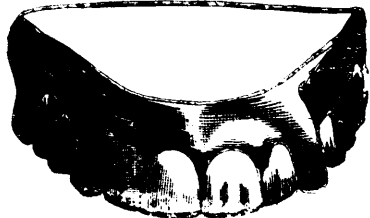
Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le  
chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote,  
ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans  
palais ou sur monture en or, aluminium,  
vulcanite, ou cellulose. Obturation en or,  
argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plomb-  
age de dents, en porcelaine et en verre, plus  
résistable que le ciment, imitant parfaite-  
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.  
Nouveau procédé pour plomber et extraire  
les dents sans douleur.

A. S. BROS & EAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux  
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent  
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son-  
t lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?  
Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire  
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi  
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art ou perdu  
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?  
Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation  
de tous les journaux français  
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-  
nissant le 30 Mars 1895

**42,183**

LA PRESSE sera adressée à la campagne  
pendant la saison d'été à raison de 25c par  
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL

**POUDRE**

— POUR —

**LIQUEUR DE COMTE**

Préparation Hygiénique, Di-  
gestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les li-  
queurs de la Chartreuse et de la Trap-  
pistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour  
faire deux chopines et quart de liqueur.

Direction dans chaque boîte.

Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou  
envoyé franco sur réception du  
prix par les agents

**LA PHARMACIE NATIONALE**  
216, SAINT-LAURENT

MONTRÉAL

MAISON FONDÉE EN 1852

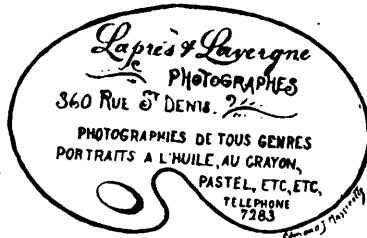
**C. LAVALLÉE**

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de  
toute espèce ; réparations de toutes sortes  
exécutées à très bref délai. Toujours en stock  
des instruments pour orchestre et faufare à  
des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL



**HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS**  
95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois,  
ex-médecin surintendant de l'Institut Mur-  
phy. Traitement rapide de l'ivresse, dé-  
lire, etc. Traitement radical des habitudes  
d'intempérance, morphomanie, etc., par la  
méthode du Gold Cure.

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113



**PLUS DE CHEVEUX GRIS**

AVEC L'USAGE DU

**"LUBY"**

LE LUBY n'est pas une teinture  
mais restaure la couleur originale et natu-  
relle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du  
ton et de l'énergie, assurant ainsi une  
chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des che-  
veux, prévient la calvitie et produit une  
nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les ma-  
ladies de la tête, et n'a pas d'égale pour  
l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la  
meilleure préparation qui ait jamais été in-  
ventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

**A. DANAIS, L. C. D.**

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine.  
Dents posées sans palais ou sur dentier en  
Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de  
magnifiques gencives en cellulose. Ex-  
traction sans douleur par l'électricité, et  
anesthésie locale.

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est  
une des merveilles du jour. L'ajustement  
est parfait sans être obligé d'essayer. Les  
cours comprendront le Dessin des Patronnes, la  
Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectifi-  
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le  
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-  
réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**ACADEMIE DE COUPE**

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce sys-  
tème, simple et sûr, évite l'ajustement ; en  
deux heures de leçon, toute dame peut ap-  
prendre à tailler à perfection ses manteaux  
et robes. Nous avons aussi un système pour  
les jupes qui nous permet de tailler une robe  
princesse ou un manteau long en aussi peu  
de temps qu'un corsage uni. Nous ensei-  
gnons aussi à tailler le corsage de robe sans  
couture, et toutes sortes de collets. Nous  
invitons très respectueusement les dames et  
demoiselles à venir visiter ce nouveau sys-  
tème que nous garantissons sous tout rapport  
et qui est le moins dispendieux qui soit en-  
core connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis